LA PORTE SAINT-DENIS

(1672)

DRAME EN CINQ ACTES

Par MM. Adolphe FAVRE et Auguste VILLIERS

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre BEAUMARCHAIS, le 13 janvier 1866

Personnages	*Acteurs*
Le comte de RHIMBERG	MM. Perrier.
CLAUDE LE PELETIER, prévôt des marchands	Aimé Giberv.
FRANÇOIS BLONDEL, architecte du roi	Scipion.
MICHEL, ouvrier sculpteur	Dhary.
GUILLAUME, dit LE SOT, espèce de bourgeois	Anatole d'Englem
PIERRE LETRAPU, au service de Rhimberg	Montbars.
JACQUES LAPOULOTTE, idem.	Gilbert.
Le baron PLUMKETT	Bouvet.
Le major BURICH	M. Adalbert.
LOUISE LE PELETIER, femme du prévôt	Mme Stephen Lecler
La mère TAUPIER	Marie Durey.
MADELEINE, sa fille	Virginie Magny.
Un valet / Un chef compagnon	MM. Berrous.
Un maçon	Bardou.
Premier invité	Ernest.
Deuxième invité	Nollet.

Gens de la noce. — Ouvriers. — Plusieurs exempts.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER

Les Fiançailles de Madeleine

Le théâtre représente l'ancienne porte Saint-Denis, nommée porte aux Peintres. — A droite et à gauche de la porte se trouve une maison isolée; celle de droite est placée un peu obliquement, au troisième plan; celle de gauche, au même alignement que la porte. — Au fond, la porte avec pont-levis et fossés; au delà, le faubourg en perspective. — Devant la porte, le boulevard.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME, seul, sortant de chez lui, à droite.

GUILLAUME. — Oh! oh! je suis plus matinal que je ne le croyais, il n'est encore que petit jour... Ah! ma foi, oui, à peine quatre heures du matin... et je suis sur pied... C'est aussi que j'ai bien des choses qui me préoccupent... ma maison qui demande des réparations et la mère Taupier qui me refuse sa fille... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? (Bruit de voix et de chants venant du faubourg.) Ce sont les fiançailles de Madeleine avec son amoureux Michel!...

SCÈNE II.

GUILLAUME, sur le seuil de sa maison; LA MÈRE TAUPIER, MADELEINE, MICHEL, GENS DE LA NOCE, LE COMTE DE RHIMBERG, enveloppé d'un manteau, au fond.

(Madeleine donne le bras à Michel.)

MICHEL. — Mes amis, avant de nous quitter et pour vous remercier d'avoir bien voulu souper avec nous pour nos fiançailles, je propose une dernière bouteille chez le marchand de vin au coin du boulevard Saint-Martin, chez le père Lamourette.

Digitized by Google

INVITÉS. — Vive Michel!

PREMIER INVITÉ. — On ne pouvait pas se quitter sans reboire un coup.

MICHEL. — Vous acceptez?

DEUXIÈME INVITÉ. — Parbleu!...

TOUS. — A l'unanimité!

(Ils s'en vont par la droite en chantant. — Guillaume quitte sa porte et les regarde s'éloigner. — Le comte de Rhimberg descend la scène.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, LE COMTE DE RHIMBERG.

GUILLAUME, se croyant seul. — Comme ils sont gais!... ça me met en colère... Oui, oui, chantez...

LE COMTE, à part. — Ce ne sont encore que les fiançailles... Comment empêcher le mariage?... un enlèvement seul...

GUILLAUME, venant en scène. — Si le mariage manquait, ça me ferait plaisir tout de même; malheureusement, elle est entichée de son petit Michel...

LE COMTE. — Tiens, que dit donc celui-là? Serait-ce un autre rival?... Ça m'en a tout l'air.

GUILLAUME, se croyant toujours seul. — Pristi! j'ai laissé la clef à ma porte... et mon argent... il y a tant de voleurs dans ce Paris qui ne sont pas honnêtes et qui s'introduisent chez les gens... (Apercevant le comte.) Ah! mon Dieu! quel est celui-là?...

LE COMTE. — Rassure-toi, mon ami, je ne suis pas ce que tu crois.

GUILLAUME. — Alors... si ça ne vous fait rien... laissez-moi rentrer chez moi.

LE COMTE. — Bon, te voilà pressé de me quitter... Tu ne pourrais pas me dire pourquoi tu murmurais tout à l'heure contre les gens de cette noce qui vient de passer?

GUILLAUME. — Ah çà!... c'est que... c'est mon secret... (A part.) C'est-il un voleur?... ma porte qui est ouverte...

LE COMTE. — Veux-tu gagner de l'argent?

GUILLAUME. — Hum! j'aimerais mieux gagner de l'or... Est-ce que vous voulez m'en donner, vous?

LE COMTE. — Oui.

GUILLAUME, se rapprochant du comte, à part. — Ce n'est pas un voleur. (Haut.) Monsieur, entrez donc dans ma maison, s'il vous plaît.

LE COMTE. — Non, j'aime autant rester ici; j'attends quelqu'un... Donc, tu aimes l'argent et l'or davantage?

GUILLAUME. — Un peu.

LE COMTE. — C'est pour cela que tu as dans un coin de ta cave un petit baril qui en est plein.

GUILLAUME, à part. — Hein!... qu'est-ce qu'il dit donc?... Ça doit être un voleur.

(Il s'éloigne du comte.)

LE COMTE. — On sait que tu es un compère avare et que tu sais garder un secret. Eh bien, moi, je vais te dire le tien.

GUILLAUME. — Bah!

LE COMTE. — Tu murmurais contre la noce de Madeleine Taupier, parce que tu aimes Madeleine et qu'elle en épouse un autre.

GUILLAUME. — Vous savez cela, vous?

LE COMTE. — Tu le vois bien. Je sais encore que si Mariette, la mère de Madeleine, voulait t'écouter, tu épouserais bien Mariette; mais la mère, comme la fille, ne veut pas de toi.

GUILLAUME. — Ah çà! qui vous a dit?...

LE COMTE. — Personne... Mais apprends que je sais tout et que je peux tout... Que cela ne te sorte pas de la mémoire... Ainsi, tu te nommes Guillaume, dit le Sot; tu as une maison que voilà, et cette autre (Montrant la maison à gauche.) où demeure la mère Taupier.

GUILLAUME. — Tout ça est vrai... Oui, j'ai deux maisons, mais ça ne me rend pas plus fier.

LE COMTE. — Tu vas en vendre une.

GUILLAUME. — Du tout.

LE COMTE. — Je te dis que si.

GUILLAUME. — Et à qui, mon Dieu?

LE COMTE. — A moi.

GUILLAUME. — Vous voulez rire?

LE COMTE. — Pas le moins du monde.

GUILLAUME. — Moi! vendre une maison qui m'a vu naître, que j'habite, et où je veux mourir! Allons donc!

LE COMTE. — Voyons, combien en veux-tu?

GUILLAUME. — Laissez-moi donc tranquille avec vos plaisanteries.

LE COMTE. — Je t'en donne mille écus.

GUILLAUME. — Mille écus, une maison à laquelle je tiens tant!

LE COMTE. — Deux mille écus.

GUILLAUME. — Deux mille écus, une maison qui fait tout mon bonheur!

LE COMTE. — Trois mille écus.

GUILLAUME. — Trois mille écus!... (A part.) Au fait, je serai quitte des réparations. (Haut.) Trois mille écus! Vous dites trois mille écus!... Elle est à vous!

LE COMTE. — Tu vois bien que je disais vrai.

GUILLAUME. — Et vous payez comptant?

LE COMTE. — Comptant. Mais à la condition que tu me rendras un petit service.

GUILLAUME. — Oh! de grand cœur, monseigneur! (A part.) Trois mille écus!... C'est un prince pour le moins.

LE COMTE. — Madeleine couche-t-elle avec sa mère?

GUILLAUME. — En voilà une question!

LE COMTE. — Réponds!

GUILLAUME. — Vous êtes bien curieux.

LE COMTE. — Prive-toi de toute réflexion. J'attends!

GUILLAUME, à part. — Ne le désobligeons pas. (Haut.) Non, elle couche dans une petite pièce attenante à la salle d'entrée.

LE COMTE. — Tu en es sûr?

GUILLAUME. — Tout à fait, puisqu'un nourrisson a pris sa place... Un beau petit garçon, ma foi; c'est le fils de quelque grande dame qui ne vient jamais le voir... de jour du moins... mais elle ne s'en prive pas la nuit... C'est là toute une histoire... il faut que je vous la conte.

LE COMTE. — Inutile... je la sais.

GUILLAUME, à part. — Il sait donc tout?

LE COMTE. — Et le prétendu... le fiancé, Michel, ne loge-t-il pas chez eux?

GUILLAUME. — Oui, depuis huit jours... mais il monte dans la soupente au-dessus de la première pièce.

LE COMTE. — Pouvez-vous, maître Guillaume, me procurer une clef de la maison de la mère Taupier?

GUILLAUME. — Hein! une clef... de la maison... (A part.) C'est bien un voleur.

LE COMTE. — Tu hésites... je te donne mille écus de plus de ta maison.

GUILLAUME. — Mille écus... pour une clef!... Mais il n'y a pas pour cent écus à voler chez la mère Taupier.

Digitized by Google

LE COMTE. — Ah çà! tu me prends donc toujours pour un voleur?

GUILLAUME. — Dame!

LE COMTE. — Écoute-moi donc... je suis architecte... par plaisir, et j'ai découvert après de savantes combinaisons qu'à l'endroit où se trouve la maison il y a une mine d'or.

GUILLAUME. — Une mine d'or!

LE COMTE. — Comprends-tu; je ne veux pas éveiller les soupçons de la mère Taupier; il faut donc que je m'assure si la mine existe sans qu'elle le sache, car elle pourrait bien en profiter.

GUILLAUME. — Mais dites donc, si la mine est dans ma maison, elle est à moi.

LE COMTE. — Fort bien! mais tu ne connais pas le secret qui la fera découvrir.

GUILLAUME. — Je chercherai.

LE COMTE. — Bon, mais tu ne sais pas que si la maison est à toi, le sol est au roi et que le trésor est à lui.

GUILLAUME. — Qui le saura?

LE COMTE. — Moi. Et si je suis architecte par plaisir, je suis grand seigneur par naissance, et je n'aurais qu'un mot à dire pour te faire pendre.

GUILLAUME. — Me faire pendre!.. Vous disiez donc que pour avoir la clef vous me donneriez mille écus?

LE COMTE. — Et si le trésor se découvre, je t'en donnerai dix mille...

GUILLAUME. — Grand Dieu!

LE COMTE. — Est-ce conclu?

GUILLAUME. — Dix mille écus!

LE COMTE, tirant une bourse de sa poche. — Tiens, voici une bourse comme arrhes du marché.

GUILLAUME, prenant la bourse. — De l'or! (A part.) Décidément ce n'est pas un voleur. (Haut.) Monseigneur, vous aurez la clef ce soir.

LE COMTE. — Bien. Dans la journée mon intendant te comptera le prix de la maison, car il me la faut également pour cette nuit.

GUILLAUME. — C'est convenu. Ah! voilà la dame voilée qui s'en va chez elle.

(Louise, voilée, et Blondel sortent de la maison de la mère Taupier. En apercevant quelqu'un, Louise rentre vivement.)

LE COMTE. — Quelle est cette dame?

GUILLAUME, indiquant sa maison. — Venez derrière cette porte, vous allez entendre.

(Ils se cachent derrière la porte.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, cachés, BLONDEL, LOUISE, voilée.

BLONDEL, après avoir regardé. — Il n'y a plus personne, madame, vous pouvez sortir.

LOUISE, venant en scène. — Grand Dieu! déjà le jour!... Oh! nous nous sommes oubliés trop longtemps... Je suis perdue.

LE COMTE, entr'ouvrant la porte, à part. — Cet homme est François Blondel.

BLONDEL. — Votre mari ne devait pas rentrer...

LE COMTE, même jeu. — Et cette dame... voilée?

BLONDEL. — Ne vous effrayez pas mal à propos, Louise.

LE COMTE, même jeu. — Elle se nomme Louise.

LOUISE. — N'importe, c'est la dernière fois que je viendrai dans cette maison, où j'ai été si heureuse pourtant; mais je me compromets trop, et si ce n'était pour notre enfant, je ne serais point venue cette nuit.

BLONDEL. — Vous ne m'aimez donc plus, Louise?

LOUISE. — Vous me dites cela, et je suis ici!...

BLONDEL. — Oui, j'ai tort.

LOUISE. — L'heure m'inquiète... adieu... je vais trouver là, au coin du faubourg, la voiture sans armoiries qui doit me ramener à ma demeure, où peut-être le malheur m'attend.

(Elle laisse tomber un papier.)

BLONDEL. — Éloignez ces idées noires, Louise, et donnez-moi le bras; je vais vous conduire moi-même en attendant mes ouvriers, et rassurez-vous, pauvre femme, aucun danger ne vous menace, votre mari est au Louvre, à son travail de nuit.

LE COMTE, même jeu. — C'est la femme de quelque grand seigneur.

LOUISE. — Je veux vous croire, ami, et je me fie à la garde de Dieu, que j'offense chaque jour en vous aimant, et qui me le pardonnera là-haut, je l'espère.

(Ils s'éloignent en passant sous la porte et disparaissent par la droite. Le comte de Rhimberg et Guillaume reviennent en scène.)

SCÈNE V.

LE COMTE DE RHIMBERG, GUILLAUME.

LE COMTE. — Eh bien! as-tu entendu?

GUILLAUME. — Je crois que c'est une femme mariée, on a parlé de mari.

LE COMTE. — En vérité, maître Guillaume, vous avez devine cela?

GUILLAUME. — Du premier coup.

(Un homme enveloppé d'un manteau paraît au fond.)

LE COMTE. — C'est bien; à tantôt, et rentre chez toi, car voici un homme qui vient là pour moi sans doute.

GUILLAUME. — A tantôt, monseigneur.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

LE COMTE. — A propos...

GUILLAUME, revenant. — Quoi?

LE COMTE. — Ne t'avise pas d'écouter ce que nous allons dire d'ici à une heure; car, foi de gentilhomme, avant deux heures tu serais pendu.

(Il le quitte et va au-devant de l'homme qui, depuis qu'il est arrivé, semble l'examiner.)

GUILLAUME, rentrant chez lui, à part. — Pendu!... Décidément, si ce n'est pas un voleur, c'est un homme bien dangereux.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RHIMBERG, LE PRÉVOT.

(Le prévôt s'enveloppe mystérieusement dans son manteau et rabat son chapeau sur sa figure. Les deux hommes s'examinent en silence et semblent attendre que l'autre parle le premier.)

LE COMTE, en passant près du prévôt. — Le jour est beau! (Après un temps, à part.) Ce n'est pas un des miens.

LE PRÉVÔT, à part. — Serait-ce celui-ci?

LE COMTE, à part. — Il ne me parle pas.

LE PRÉVÔT, à part. — Questionnons-le. (Haut.) Monsieur, je vous prie de m'excuser si je vous adresse la parole, mais j'ai un service à vous demander.

LE COMTE. — De quoi s'agit-il, monsieur?

LE PRÉVÔT. — Y a-t-il longtemps que vous êtes à cette place?

LE COMTE, à part. — Un espion!... (Haut.) Que vous importe?

LE PRÉVÔT. — Il m'importe fort, monsieur.

LE COMTE. — Alors, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

LE PRÉVÔT. — Si je voulais, je saurais bien vous faire parler, monsieur le rôdeur de nuit; mais il faudrait me faire connaître, et je ne le veux pas; vous l'échapperez donc pour cette fois. Je vous prie de répondre à ma question : Avez-vous vu, depuis que vous êtes ici, un homme et une femme sortir d'une de ces maisons?

LE COMTE, à part. — C'est le mari! (Haut.) Monsieur, la question est fort délicate, et je ne crois pas devoir...

LE PRÉVÔT. — Fort bien! L'amant... c'est donc vous?

LE COMTE. — Oh! pour cela non, monsieur.

LE PRÉVÔT. — Que faites-vous alors dans la rue à cette heure?

LE COMTE. — Je réponds à vos questions.

LE PRÉVÔT. — Vous appelez cela répondre?

LE COMTE. — Chacun fait ce qu'il peut. (A part.) C'est un grand seigneur ou un homme ayant autorité, ne brusquons rien : le secret de sa femme pourra n'être utile... quand je le saurai.

LE PRÉVÔT. — J'attends, monsieur.

LE COMTE. — Monsieur, je dois vous dire qu'il y a bien peu d'instants que je me trouve ici, et que, depuis que j'y suis, je n'ai vu passer âme qui vive, si ce n'est un manant qui habite une de ces maisons, et avec lequel j'avais affaire.

LE PRÉVÔT. — Pourquoi ne pas me dire cela tout de suite?

LE COMTE. — Pardon, monsieur, mais j'avais cru voir dans votre demande un ordre et une menace, deux choses auxquelles je ne me rends jamais.

LE PRÉVÔT. — Merci, monsieur.

(Le Prévôt sort par le fond. — Letrapu et Lapoulotte entrent par la droite.)

SCÈNE VII.

LE COMTE DE RHIMBERG, LETRAPU, LAPOULOTTE.

LE COMTE. — Ah! vous voici, mes deux zélés serviteurs... Quoi de nouveau, Letrapu?

LETRAPU. — Ces messieurs me suivent et viennent au rendez-vous que vous leur avez assigné.

LE COMTE. — Bien. Et toi, Lapoulotte, quelle nouvelle?

LAPOULOTTE. — La petite refuse toujours vos présents et vos offres, et si je dois vous le dire, elle se marie.

LE COMTE. — Je le sais. Mais ce soir je veux enlever cette fille.

LETRAPU. — Nous l'enlèverons.

LAPOULOTTE. — Et moi j'ai un moyen d'avoir mes grandes entrées dans la cambuse.

(Deux hommes enveloppés de manteaux paraissent.)

LE COMTE. — Silence, voici du monde. Éloignez-vous.

(Letrapu et Lapoulotte sortent.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE RHIMBERG, LE MAJOR BURICH, LE BARON PLUMKETT.

LE COMTE, à part. — Assurons-nous d'abord... (Passant devant le major.) Le jour est beau!

LE MAJOR. — La nuit est sombre!

LE COMTE, passant devant le baron. — L'aurore de la vie est un rêve!

LE BARON. — La fin est une triste réalité!

LE COMTE. — C'est donc vous, messieurs, soyez les bienvenus; il n'est que cinq heures... la porte aux Peintres est déserte et nous pouvons causer en toute sécurité.

LE MAJOR. — Vous êtes notre chef, parlez donc. Pourquoi nous avez-vous mandés?

LE COMTE. — Pour ceci : le roi de France, Louis le Grand, revient des Pays-Bas, et pour fêter sa rentrée victorieuse dans sa capitale, des ouvriers vont venir abattre la porte aux Peintres, et y élever à la place un arc de triomphe sous l'invocation de saint Denis, le patron de la France.

LE BARON. — Eh bien! que nous importe?

LE COMTE. — Ce qui nous importe!... c'est que cette entrée triomphale est pour nous une injure sanglante, une seconde défaite. Avez-vous oublié, baron Plumkett, votre esclavage honteux? Avez-vous oublié, major Burich, que le vainqueur vous a foulé aux pieds de ses chevaux?... Quant à moi, je n'oublierai jamais qu'à la bataille de Rhimberg, le roi, le roi lui-même m'a vaincu en prenant la ville dont je suis seigneur... Ce que je n'oublierai pas surtout, c'est qu'il m'a laissé la vie comme à un de ces ennemis dont on n'a rien à redouter et que l'on peut laisser libre sur parole, dans ce Paris qui insulte journellement à notre défaite et que nous ne pouvons quitter sans le bon plaisir de Sa Majesté.

LE BARON. — Vous avez raison; et la Hollande subjuguée attend des vengeurs... Mais qui nous soutiendra?

LE COMTE. — Notre courage!

LE BARON. — C'est beaucoup et peu.

LE COMTE. — Deux jours après cette bataille maudite, où je fus vaincu, j'entendis Guillaume d'Orange murmurer ces paroles : « Louis XIV éclipsera toujours ma gloire et gênera mes allures; je serais bien reconnaissant envers le diable, s'il était assez hardi pour ouvrir la tombe du roi de France! » J'ai juré d'être Satan, et nous pouvons compter sur un protecteur puissant.

LE MAJOR. — Quel est donc votre projet?

LE COMTE. — Ensevelir le vainqueur dans son triomphe... Faire écrouler sur sa tête orgueilleuse la masse de pierres élevée pour éterniser sa gloire.

LE MAJOR. — Mais comment y arriver?

LE COMTE. — En l'élevant nous-mêmes.

LE BARON. — Et après la mort du roi, que ferons-nous?

LE COMTE. — Nous prévenons le prince d'Orange qui, aussitôt, marchera sur Paris, et nous n'aurons plus qu'à demander pour obtenir tout ce que nous voudrons.

LE MAJOR. — Comte de Rhimberg, je vais être franc. Ce plan est bien hardi pour être sorti du cerveau d'un homme qui ne s'est, jusqu'à présent, fait connaître en Hollande que par ses campagnes amoureuses... Tromper des maris, tuer en duel de pauvres héros voulant venger leur sœur ou leur fiancée, ce ne sont pas là des préludes qui nous permettent d'avoir confiance à une entreprise si téméraire de votre part.

LE BARON. — On dit même qu'en ce moment encore vous dérobez au profit d'une séduction... d'un enlèvement... les instants précieux que vous devriez consacrer au succès de notre conjuration.

LE COMTE. — Que vous importe, pourvu qu'elle réussisse.

Digitized by Google

LE BARON. — Qu'elle réussisse!... voilà qui est bien dit... mais elle peut échouer, et par votre faute.

LE MAJOR. — Oh! alors, malheur à vous!

LE COMTE. — Par grâce, point de menaces ridicules et superflues. Nous avons autre chose à faire que de tirer l'épée pour nos querelles personnelles. J'accepte toute la responsabilité. Mon plan seul est tracé. Comment je l'achèverai, je l'ignore... mais au jour du succès je serai prêt à recevoir vos excuses, ou à vous demander compte de vos soupçons.

LE BARON. — Soit!... Nous sommes trop engagés pour reculer. Agissez donc selon vos inspirations.

LE COMTE. — C'est bien, messieurs... Voici les ouvriers qui viennent à leur besogne, ne nous faisons pas remarquer... Au revoir, messieurs.

(Le major et le baron s'éloignent et disparaissent. Les ouvriers arrivent par le faubourg; ils prennent possession de la scène, déposent des pièces de charpente et de grands tréteaux devant la maison de la mère Taupier, de manière à la rendre inabordable de ce côté; d'autres élèvent des échafauds devant la porte pour en commencer la démolition. Blondel est avec eux et les dirige. — Les fiancés, la mère Taupier et les gens de la noce viennent de droite en chantant.)

SCÈNE IX.

LE COMTE DE RHIMBERG, BLONDEL, MICHEL, MADELEINE, LA MÈRE TAUPIER, GENS DE LA NOCE, OUVRIERS.

(Les ouvriers occupent une grande partie de la scène et ne laissent que le côté droit d'un peu libre.)

BLONDEL, aux ouvriers. — Mes amis, courage au travail. Faites disparaître cet amas de pierres qui tombent minées par le temps et bientôt nous aurons à leur place, j'ose l'espérer, une œuvre forte et durable.

(Il sort un instant.)

LE COMTE, à part. — Peut-être!

(Les gens de la noce paraissent et veulent passer à travers les ouvriers pour gagner la maison de la mère Taupier.)

LE CHEF COMPAGNON. — Arrière, camarades, on ne passe pas!

MICHEL. — Comment, on ne passe pas... nous rentrons chez nous, là, à cette maison...

LE CHEF COMPAGNON. — Remontez à la porte Saint-Martin et prenez les rues.

MICHEL. — Faire un si grand détour quand on touche sa porte du doigt... Quelle plaisanterie!

LE CHEF COMPAGNON. — Vous ne passerez pas!

MICHEL ET SES AMIS. — Nous passerons!

LA MÈRE TAUPIER. — Mon Dieu! ils vont se battre. (Elle prend sa fille par la main et l'amène sur le devant de la scène, où se trouve le comte de Rhimberg.) Reste là, ma chérie, et ne te mêle pas à cette dispute... Oh! Michel! quelle tête!...

MADELEINE. — N'ayez aucune crainte, mère, je ne suis point en danger.

(La mère Taupier s'est approchée de la foule pour écouter les explications.)

LE COMTE. — Surtout auprès de moi, belle enfant!

MADELEINE. — Encore vous... monsieur.

LE COMTE. — Encore!... Voilà un mot de reproche... Je ne vous veux que du bien.

MADELEINE. — Laissez-moi rejoindre ma mère.

LE COMTE. — Je veux vous dire que je vous aime. Acceptez, et vous serez riche et comtesse.

MADELEINE, avec fierté. — Assez, monsieur!.. Vous savez bien que je méprise vos offres.

LE COMTE. — Et moi je t'aime et tu seras à moi.

MADELEINE. — Jamais!

LE COMTE. — Si ce n'est de gré, ce sera de force.

(Il la prend dans ses bras et cherche à l'entraîner.)

MADELEINE, se débattant et criant. — Au secours! ma mère!... ma mère!...

(Elle s'accroche des bras du comte.)

LA MÈRE TAUPIER, près de la foule. — Grand Dieu! la voix de ma fille! (Elle accourt.) Madeleine, qu'as-tu donc?

(Michel, ainsi que la foule, approche.)

MADELEINE, de laquelle le comte s'est éloigné. — Il voulait m'entraîner.

LA MÈRE TAUPIER. — Me la prendre!... Qui donc aurait osé?...

MADELEINE. — Lui! toujours lui!

LE COMTE. — Cet homme!

(Il désigne Blondel, qui vient de rentrer et se trouve entre lui et Madeleine.)

BLONDEL. — Qui? moi!...

LA MÈRE TAUPIER, s'élançant vers Blondel, serrant Madeleine dans ses bras. — Ah! tu voulais me prendre ma fille!...

MICHEL, avec indignation. — Monsieur Blondel!...

LA MÈRE TAUPIER, aux gens de la noce. — Enfants, c'est le chef de ces ouvriers.

MICHEL. — Un guet-apens alors... A moi, les amis!

TOUS. — Oui! oui!

(La lutte s'engage.)

BLONDEL, au comte. — Vous êtes un calomniateur... Êtes-vous un lâche?...

(Il tire son épée.)

LE COMTE, tirant la sienne. — Vous allez le voir!

(Les ouvriers, vainqueurs, sortent en poursuivant les gens de la noce qui fuient par la droite.)

SCÈNE X.

LE COMTE DE RHIMBERG, BLONDEL.

BLONDEL, en garde. — Pourrais-je savoir le nom de mon adversaire?

LE COMTE, attaquant. — Non, car il sait le vôtre et veut garder son avantage.

BLONDEL, parant. — C'est juste, les ravisseurs ne se nomment pas.

LE COMTE. — Et les amoureux ont tort de le faire.

BLONDEL, chargeant. — Que prétendiez-vous faire de cette jeune fille?

LE COMTE, rompant. — Et vous de la jeune femme de cette nuit?

BLONDEL, troublé. — Que voulez-vous dire?

LE COMTE. — Mais tenez donc votre épée, mon cher monsieur Blondel, je vais vous tuer.

BLONDEL, faisant sauter l'épée du comte. — Tenez donc la vôtre, monsieur!

LE COMTE. — Frappez, je suis vaincu.

BLONDEL. — Je ne frappe jamais un ennemi désarmé, monsieur... Mais nous nous reverrons.

LE COMTE. — Croyez-moi, il vaudrait mieux pour vous m'empêcher de vous rencontrer encore.

BLONDEL. — Je vous méprise trop pour vous craindre.

Digitized by Google

LE COMTE. — A vous la première manche, monsieur François Blondel... nous verrons qui aura la seconde.

BLONDEL. — Quand vous voudrez. Mais reprenez votre épée et apprenez à vous en mieux servir!

(Le comte ramasse son épée et un papier plié qui est à terre.)

LE COMTE, à part, regardant le papier. — Qu'est cela?... (Les ouvriers reviennent. Blondel va au-devant d'eux. — Rhumberg a défait les premiers plis du papier qui prend la forme d'une lettre.) Une lettre!... (Il ouvre la lettre et lit.) « Louise, je t'aime... notre enfant... ton mari... signé : François Blondel. » (Parlé.) Cette lettre... a été perdue par la dame de ce matin... celle de mon questionneur... Si cet homme est puissant, j'ai trouvé ce qu'il me faut. (A Blondel.) Quant à vous, monsieur Blondel, nous aurons partie à jouer ensemble.

(Il met la lettre dans sa poche.)

BLONDEL, après avoir regardé avec mépris le comte, aux ouvriers. — Abattez, mes amis, abattez pour construire au vainqueur de la terre un monument digne de son triomphe.

LE COMTE, s'éloignant. — Oui, oui, abattez, je me charge de reconstruire!

(Il disparaît. — Les ouvriers commencent à démolir. — Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

L'Enlèvement.

Le théâtre représente une salle chez la mère Taupier. — Porte au fond donnant au dehors. — Portes latérales. — A gauche, troisième plan, escalier conduisant à une soupente. Cheminée au premier plan. — Table longue à droite. — Chaises, bancs. Ameublement d'ouvriers.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, MADELEINE.

MICHEL. — Comment se fait-il, Madeleine, que votre mère vous laisse seule si longtemps et qu'elle ne craigne pas quelque malheur pour vous?

MADELEINE, préparant le couvert. — Ah! c'est qu'elle sait bien que maintenant j'ai un défenseur, un ami... presque un mari... et que vous m'aimez autant qu'elle m'aime... Vous le dites du moins.

MICHEL. — Et c'est la vérité, chère Madeleine.

MADELEINE. — Pourtant vous vous avisez, monsieur, d'être jaloux, de croire que j'écoute les propos d'un grand seigneur comme M. Blondel, l'architecte du roi.

MICHEL. — C'est-à-dire... enfin, il a voulu vous enlever il y a huit jours... le jour de nos fiançailles...

MADELEINE. — Mais je vous assure que non; c'était l'autre, celui qui l'a accusé... dans mon trouble, je n'ai su rien dire... Cet homme, ce comte, comme il dit s'appeler, me parlait chaque fois que j'allais à la fontaine chercher de l'eau... mais depuis trois jours je ne l'ai pas revu.

MICHEL. — Il fait bien de ne pas venir par ici, car, foi de Michel, je lui casserais mon maillet de sculpteur sur la tête, et à M. Blondel de même.

MADELEINE. — Vilain méchant!

MICHEL. — Méchant!... Voyons; pourquoi aussi, moi, qu'il ne connaît que depuis le jour de nos fiançailles et de cette fameuse bagarre... pourquoi M. Blondel m'a-t-il choisi pour sculpter sous ses ordres une partie de son arc de triomphe? c'est pour m'occuper toute la journée, c'est pour m'empêcher de vous épouser, j'en suis sûr.

MADELEINE. — Encore des soupçons!

MICHEL. — Dame!

MADELEINE. — C'est ma mère qui lui a demandé cela... pour s'excuser d'avoir cru un instant... comme si c'était possible!...

MICHEL. — Ah!... c'est que dans le monde, ça se fait ces choses-là : le mari obtient de l'avancement sans se douter d'où ça lui vient, et c'est la femme qui...

MADELEINE. — Fi, monsieur, que c'est laid ce que vous dites-là.

(Elle a fini de mettre le couvert.)

MICHEL. — Mais enfin, votre pauvre mère ne sait peut-être pas, elle, que la nuit il rôde à cette porte?

MADELEINE. — Vous l'avez épié... Oh! c'est mal!...

MICHEL. — Vous avouez donc...

MADELEINE. — J'avoue quoi, monsieur?

MICHEL. — Madeleine, vous allez me faire croire...

MADELEINE. — Tout ce que vous voudrez.

MICHEL. — Alors je croirai tout, et ce prétendu nourrisson... qui est ici...

MADELEINE. — Chut!

MICHEL. — Hein?...

MADELEINE. — Ne parlez pas de cela.

MICHEL. — C'est donc un secret?

MADELEINE. — Oui. Et puisque vous avez de vilains soupçons, je veux vous punir... je ne vous dirai rien.

MICHEL. — Ma bonne petite Madeleine...

MADELEINE. — Non... non... à moins pourtant que vous n'ayez plus de si méchantes pensées.

MICHEL. — Je n'en ai plus... Je n'aime que vous... que toi, ma petite femme... Je t'aime.

(Il veut l'embrasser.)

MADELEINE, se défendant. — Bien, bien... pas encore... il faut avant aller voir M. le curé. Sachez donc que cet enfant que ma bonne mère élève est le fils d'une grande dame qui vient le voir la nuit... M. Blondel l'accompagne toujours...

Digitized by Google

MICHEL. — Est-ce qu'il serait?..

MADELEINE, vivement. — Cela ne nous regarde pas... Avez-vous encore des soupçons... monsieur?

MICHEL. — Oh! non. D'abord, je n'en ai jamais eu... (La mère Taupier entre.) Ah! voici votre mère...

LA MÈRE TAUPIER. — Bonjour, les enfants.

MICHEL. — Bonjour, mère. Je vais aller chercher mes deux compagnons pour dîner... deux braves garçons qui logent avec nous depuis trois jours et qui nous portent déjà une amitié... N'est-ce pas, mère Taupier?

LA MÈRE TAUPIER, qui a embrassé sa fille. — Dame! c'est tout naturel, les pauvres gens s'aiment entre eux. Allons, dépêche-toi, car le dîner va être bientôt prêt.

(Michel sort.)

SCÈNE II.

LA MÈRE TAUPIER, MADELEINE.

LA MÈRE TAUPIER. — Voici la nuit; aussi je me suis empressée de rentrer... J'avais déjà peur...

MADELEINE. — De quoi, mère?

LA MÈRE TAUPIER. — De rien, chère enfant... Te voilà... que je suis heureuse!... Oh! c'est que je t'aime tant!

MADELEINE. — Cela est vrai, mère. Qu'ai-je donc fait pour être tant aimée?

LA MÈRE TAUPIER. — Ce que tu as fait? le bonheur de ma vie... Tu m'as rattachée à l'existence que je voulais quitter à la mort de ton père... J'avais vingt ans, je ne voyais, je ne rêvais que lui, lorsque, après trois ans d'un bonheur sans pareil, je le perdis... Oh! je pensais mourir... je le voulais même... Mais un cri de toi... pauvre petite créature que j'abandonnais dans ma douleur... me rappela à mon devoir... Je jurai de vivre... je vécus pour mon enfant... et alors tout mon amour se porta sur toi, amour ineffable que Dieu met au cœur de toutes les mères qui ont un berceau à veiller... Je n'eus plus qu'une pensée : mon enfant! Je renonçai à tous les plaisirs pour t'aimer plus grandement, pour faire de toi un jour la jolie fille que tu es!

MADELEINE, l'embrassant. — Bonne mère! Et vous avez refusé de vous remarier?..

LA MÈRE TAUPIER. — Me remarier!... prendre un autre homme! Oh! je ne suis pas de ces femmes qui oublient leur première affection. Comment aurais-je pu éloigner le souvenir de celui que je pleurais... Ah! je ne le voulais pas!... son souvenir, c'était encore du bonheur!...

MADELEINE. — C'est bien cela, ma mère, et vous avez un grand cœur.

LA MÈRE TAUPIER. — Et une grande faiblesse aussi, car il paraît que je t'aime trop, et chacun me dit que cet excès d'amour me sera fatal.

MADELEINE. — C'est un peu vrai. L'autre matin vous étiez comme éperdue, vous menaciez monsieur Blondel, vous...

LA MÈRE TAUPIER. — Eh! n'avais-je pas raison? Je croyais qu'il voulait t'enlever... t'enlever à ta mère... J'étais folle, j'avais oublié qu'un autre amour... Mais cet homme, ce misérable qui le désignait à ma colère, oh! si j'avais su que c'était lui, comme je me serais attachée à ses pas... comme j'aurais crié à toutes les mères : C'est celui-là qui veut prendre nos enfants!

MADELEINE. — Calme-toi, bonne mère, il n'osera plus se présenter devant nous.

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! c'est que si je te perdais, je serais jalouse des autres mères; je voudrais les voir toutes pleurer sur leurs enfants volés. Ah! tiens, si je te perdais, j'en mourrais!

MADELEINE. — Oh! ma mère, vous êtes bonne, et la frayeur vous égare... On frappe, remettez-vous. (Guillaume, qui a frappé, entre.) Ah! c'est monsieur Guillaume.

SCÈNE III.

LA MÈRE TAUPIER, MADELEINE, GUILLAUME.

LA MÈRE TAUPIER. — Notre propriétaire...

GUILLAUME. — Oui, mère Taupier, lui-même qui vient vous présenter ses respects et sa quittance de loyer.

LA MÈRE TAUPIER. — Mais vous savez, monsieur Guillaume, que je marie ma fille et que ça me gêne un peu... Je vous avais prié de remettre ça à une quinzaine...

GUILLAUME. — Oh! complétement impossible. Mon autre maison est vendue, il m'a fallu prendre un logement, et si je veux vivre, il faut que je touche mes revenus... et vous savez, les temps sont durs.

LA MÈRE TAUPIER. — C'est vrai, monsieur Guillaume, mais ils le sont encore plus pour nous que pour vous.

GUILLAUME. — Je le comprends parfaitement... Aussi vous me payerez exactement, car si je vous renvoyais, vous ne sauriez sans doute pas où aller... Et puis nous sommes des amis, et l'on ne se quitte pas comme ça.

LA MÈRE TAUPIER. — Mais je n'ai pas d'argent aujourd'hui.

GUILLAUME. — Eh bien! on peut s'arranger, mon Dieu! je ne demande que ça; par exemple, donnez-moi mademoiselle Madeleine pour ferme, et je vous loge gratis à perpétuité.

LA MÈRE TAUPIER, riant. — Ah! ah! ah! voyez-vous ça!...

GUILLAUME. — Ça vous fait rire... (A Madeleine.) Et vous, mademoiselle?

MADELEINE, riant ironiquement. — Moi, monsieur Guillaume, ça me ferait pleurer.

GUILLAUME. — Ah! bah!... Eh bien! ça n'empêche pas.

MADELEINE, sérieusement. — Alors je vous rappellerai que j'aime Michel et qu'il est mon fiancé.

GUILLAUME. — C'est bon... On verra si ce mariage se fera.

LA MÈRE TAUPIER. — Comment, monsieur Guillaume, sérieusement, vous nous faites cette proposition?...

GUILLAUME. — Pourquoi pas?

LA MÈRE TAUPIER. — Mais vous oubliez donc qu'il y a quinze jours je vous refusais, moi, moi, sa mère, parce que je vous trouvais déjà trop vieux, et vous n'avez pas rajeuni, que je sache.

GUILLAUME. — Je n'ai pas trouvé ce secret-là, mais ça n'est pas une raison.

(Il passe de l'autre côté de la mère Taupier et se trouve plus près de la table.)

LA MÈRE TAUPIER. — Allons, monsieur le propriétaire, vous avez droit à nos guenilles si nous ne vous payons pas... Mais parler d'épouser ma fille... J'aimerais mieux vous voir vendre tout mon mobilier.

GUILLAUME, à part, voyant la clef sur la table. — Ah! bon! la clef est là. (Haut.) Ah! voyons, mère Taupier, vous savez bien que je ne suis pas méchant. Oh! pour ça non, et dans le fond j'ai bien de l'amitié pour vous et mademoiselle Madeleine.

LA MÈRE TAUPIER. — A la bonne heure... Et je le sais bien, que vous n'êtes pas méchant; car je vous ai vu une fois ramasser un pauvre vieillard dans la rue et lui faire donner des soins... quand personne n'avait eu la charité de soager à lui.

GUILLAUME. — Dame, c'était tout simple... Il n'avait pas la force de marcher; il avait faim. Je me suis dit : Pour qu'il marche, il faut le soutenir, soutenons-le... pour qu'il n'ait plus faim, donnons-lui à manger... C'est pas plus difficile que ça... Et puis sa grande barbe blanche, sa figure que... enfin j'ai cru voir mon pauvre défunt père... et il n'y a rien d'étonnant à cela.

LA MÈRE TAUPIER. — C'est égal, vous êtes bon. Mais voici Michel et ses amis... Monsieur Guillaume, vous ferez bien de ne pas parler de vos projets devant eux, autrement je ne réponds de rien.

GUILLAUME. — Oh! soyez tranquille. (A part, regardant la table.) Depuis huit jours, pas d'autre occasion. Allons, le passe-partout! (Il prend la clef et la met dans sa poche. — Haut.) Bonsoir, mère Taupier, et sans rancune. (A part.) Allons retrouver mon acheteur... et cette nuit nous verrons le trésor.

(Michel entre avec Letrapu et Lapoulotte mis en ouvriers.)

MICHEL, à Guillaume, près de sortir. — Tiens! maître Guillaume, quand j'entre, vous prenez la clef des champs.

GUILLAUME. — Ce n'est pas la clef des champs, Michel, c'en est une autre qui me force à sortir; j'ai besoin de voir ce qui se passe dans mon nouveau logement.

(Il paraît faire des signes d'intelligence à Letrapu et à Lapoulotte.)

MICHEL. — Ah! oui, votre logement dans la rue du Petit-Hurleur.

GUILLAUME. — Dame, on ne se loge pas où l'on veut.

MICHEL. — C'est pour ça que vous délogez d'ici.

GUILLAUME. — Comme vous dites, ne vous dérangez pas, je fermerai la porte.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA MÈRE TAUPIER, MADELEINE, MICHEL, LETRAPU, LAPOULOTTE.

MICHEL. — Nous voici. A table!

MADELEINE. — Mère, le petit n'a besoin de rien?

LA MÈRE TAUPIER. — Non, il dort.

MADELEINE. — Est-ce que sa mère viendra aujourd'hui?

LA MÈRE TAUPIER. — Je ne sais pas. (Allant à la cheminée et prenant une grande soupière qu'elle met sur la table.) Les enfants, voici la soupe.

(On se met à table. Michel sur le banc à droite, et Madeleine vis-à-vis de lui; Letrapu à côté de Michel, et Lapoulotte vis-à-vis de Letrapu; la mère Taupier au bout, faisant face au public.)

MICHEL. — Servez-nous, maman Taupier.

LA MÈRE TAUPIER, servant la soupe. — Eh bien! Michel, la porte Saint-Denis, avance-t-elle?

MICHEL. — Oh! ça va comme sur des roulettes, grâce à l'habileté du chef et à l'ardeur des ouvriers. Nous travaillons comme des enragés, avec ça qu'on dit que le roi est en France et qu'il ne tardera pas à rentrer à Paris.

LA MÈRE TAUPIER, à Letrapu. — Monsieur Pierre, un peu de lard?

LETRAPU, tendant son assiette. — Avec plaisir... Vous faites une cuisine délicieuse.

(Après avoir servi Letrapu, la mère Taupier sert tout le monde.)

LAPOULOTTE. — On mange chez vous avec un appétit...

LA MÈRE TAUPIER. — Ça vous plaît à dire, monsieur Jacques.

MICHEL. — Aussi, ces chers amis ont-ils accepté avec empressement l'offre que je leur ai faite de partager nos repas et la soupente que j'occupe là-haut. Ils ne sont pas riches, nous ne le sommes pas davantage : en unissant nos misères, nous serons plus à l'aise les uns et les autres.

LA MÈRE TAUPIER. — C'est bien pensé, cela. Aussi sommes-nous tous contents.

LETRAPU. — Nous surtout. Michel ne nous connaît que depuis huit jours, nous travaillons aussi à la porte, et déjà il nous a fait trouver une famille.

MICHEL. — Que je tâcherai d'augmenter encore. Toi, Pierre, tu seras le parrain de mon premier... si Madeleine y consent.

LA MÈRE TAUPIER. — Taisez-vous donc, Michel, vous la faites rougir, cette chère enfant. (Servant des choux à Lapoulotte.) Un peu de choux, monsieur Jacques?

MICHEL. — Ah! à propos, qu'est-ce que venait donc faire encore ici ce Guillaume le Sot?

LA MÈRE TAUPIER. — Parbleu! il venait comme toujours...

MICHEL. — Demander Madeleine en mariage, je m'en suis douté; aussi j'avais envie de... (Il fait le geste de rosser quelqu'un.) Mais ce sera pour la fois prochaine.

LA MÈRE TAUPIER. — Vous êtes une mauvaise tête, Michel... Mais qu'est-ce que tu as donc, Madeleine?... tu es triste... tu gardes le silence.

MADELEINE. — Moi... je n'ai rien, mère.

LA MÈRE TAUPIER. — Si, tu as quelque chose... dis-le-moi... Ah! mon Dieu! encore des pressentiments...

(On se lève de table.)

MADELEINE. — Eh bien! oui, j'éprouve comme une certaine appréhension que je ne puis définir, ce qui m'arrive chaque fois qu'un malheur me menace.

LA MÈRE TAUPIER. — Ma fille!...

MADELEINE. — Mais calmez-vous... je suis près de vous, que peut-il m'advenir? Rien que d'heureux.

MICHEL. — Ça, c'est vrai.

(Il prend la main de Madeleine.)

LETRAPU, bas à Lapoulotte. — As-tu vu les signes de Guillaume?

LAPOULOTTE, même jeu. — Oui.

LETRAPU, de même. — C'est pour ce soir.

LAPOULOTTE, de même. — J'ai compris.

MICHEL. — Allons, ce ne sera rien que ça. (A Letrapu et à Lapoulotte.) Les amis, montons nous coucher.

LETRAPU. — Nous voici.

Digitized by Google

MICHEL. — Bonsoir, la mère; bonsoir, Madeleine. (Il l'embrasse.) N'ayez pas peur en dormant, nous veillerons sur vous.

(Michel, Letrapu et Lapoulotte montent l'escalier et sortent.)

SCÈNE V.

LA MÈRE TAUPIER, MADELEINE.

LA MÈRE TAUPIER. — C'est passé, n'est-ce pas?

MADELEINE. — Oui, mère.

LA MÈRE TAUPIER. — Eh bien, rentre dans ta chambre, va dormir, je vais en faire autant... Surtout n'oublie pas ta prière.

MADELEINE. — Oh! jamais!

(On frappe.)

LA MÈRE TAUPIER. — On frappe... C'est elle, sans doute. Rentre vite : elle n'aime pas être vue par d'autres que par moi.

(Madeleine entre à gauche. La mère Taupier va ouvrir et Louise entre.)

SCÈNE VI.

LA MÈRE TAUPIER, LOUISE, voilée.

LOUISE. — Enfin, m'y voici... Que j'ai eu peur! Tu es seule, Mariette?...

LA MÈRE TAUPIER. — Oui, madame.

LOUISE, levant son voile. — Mon fils va bien?

LA MÈRE TAUPIER. — Toujours, madame.

LOUISE. — Ah! tant mieux! Cher petit être, je vais le voir encore une fois, mais je ne viendrai plus.

LA MÈRE TAUPIER. — Pourquoi donc?

LOUISE. — Tu vois bien que je suis restée huit jours sans venir... huit jours sans l'embrasser... Mais sa vie est menacée.

LA MÈRE TAUPIER. — La vie de ce cher enfant?...

LOUISE. — La dernière fois que je suis venue, quelqu'un m'a vue sortir avec Blondel; il me l'a dit... et ce soir j'ai été suivie... oh! j'en suis certaine, par un homme enveloppé d'un manteau. J'ai pu me dérober à sa poursuite... Il a perdu mes traces... Mais si c'était un espion de mon mari...

LA MÈRE TAUPIER. — Il faut tout craindre, madame, c'est vrai. Mais comment pourrait-il deviner...

LOUISE. — Oh! il sait que tu as été ma nourrice, que tu m'es dévouée, et tu seras le première qu'il soupçonnera. Et puis, je ne sais pourquoi, mais depuis quelque temps il me semble avoir pour moi des prévenances... Ce doit être un piége... Car je ne puis supposer qu'il songe enfin à m'aimer.

LA MÈRE TAUPIER. — Dites donc, madame, ça serait un peu son droit.

LOUISE. — Tais-toi!... Je tremblerais plus encore.

LA MÈRE TAUPIER. — Pauvre femme!

LOUISE. — Oh! oui, pauvre femme! Je suis plus malheureuse que coupable... Mon mari n'a jamais eu pour moi une seule parole de tendresse... Mais il n'en jugerait pas moins son honneur outragé... s'il apprenait... Oh! j'en suis sûre, Mariette, il me tuerait!

LA MÈRE TAUPIER. — Ciel!

LOUISE. — Je ne crains pas la mort!... Mais il le ferait tuer aussi, lui!... Cher enfant! ne plus te revoir!... C'est ta vie que je rachète!... Tu ne m'accuseras jamais!... Oh! pour la dernière fois, que je l'embrasse encore!...

(La mère Taupier prend la lampe et entre à droite avec Louise. Nuit sur la scène.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, puis le COMTE DE RHIMBERG.

(La porte du fond s'entr'ouvre; Guillaume passe la tête.)

GUILLAUME. — Plus rien, tout le monde dort; pas de danger. Entrons. (Il entre à tâtons.) Bon, voici la table; le couvert n'est pas ôté. N'importe, je n'ai pas faim. Je tremble trop pour songer à manger... Ah! et l'autre qui attend... (Allant à la porte.) Venez, tout dort.

LE COMTE, entre enveloppé d'un manteau. — Es-tu sûr que la mère Taupier soit couchée?

GUILLAUME. — Je n'entends rien.

LE COMTE. — Il m'avait semblé pourtant voir entrer une femme dans cette maison.

GUILLAUME. — Je n'ai rien vu.

LE COMTE. — Je me serai trompé. Voyons, à nos recherches! Où est la chambre de la petite?

GUILLAUME. — Attendez; j'ai cru entendre deux voix par là.

(Il indique la chambre de la mère Taupier.)

LE COMTE. — En effet... on tourne la clef... Cache-toi.

GUILLAUME. — Où cela?... Ah! sous la table...

(Il se met sous la table.)

LE COMTE. — Et moi dans cette chambre.

(Il entre dans la chambre de Madeleine.)

SCÈNE VIII.

LA MÈRE TAUPIER, LOUISE, GUILLAUME, sous la table, LE COMTE DE RHIMBERG, dans la chambre.

(La mère Taupier, portant la lampe, et Louise entrent. Jour sur la scène.)

LOUISE. — Cher enfant! Dieu seul sait quand tu seras rendu à mon amour... Je te le recommande, Mariette.

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! madame, je l'aimerai comme j'aime ma fille.

LOUISE. — Qu'il est beau, mon fils! Laisse-moi le regarder une dernière fois!

(Elle pousse la porte et regarde un instant.)

LE COMTE, entr'ouvrant la porte, à part. — Louise Le Peletier, la femme du prévôt des marchands... Je tiens le succès.

(Il disparaît dans la chambre.)

LOUISE. — Oh!... si je ne m'arrache pas de cette maison, je n'aurai jamais le courage de la quitter... Adieu, Mariette... Que tu es heureuse, tu pourras l'embrasser tous les jours!

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA MÈRE TAUPIER, GUILLAUME, sous la table.

GUILLAUME, à part. — Je ne suis pas à l'aise là-dessous.

LA MÈRE TAUPIER. — Pauvre femme! être mère et ne pouvoir aimer son enfant devant tous... O si elle a péché, elle est bien punie.

Digitized by Google

Au moins, moi, je puis aimer ma fille! et personne n'y peut trouver à redire... Je vais la voir dormir.

(Elle approche de la porte à gauche.)

GUILLAUME, même jeu. — Je suis sur des charbons!

LA MÈRE TAUPIER, essayant d'ouvrir. — Tiens, la porte est fermée en dedans... Elle a mis le verrou... Peureuse... Au fait, elle a raison... son sommeil est à Dieu, et les regards indiscrets, même ceux de sa mère, ne doivent pas le troubler... Tout est bien fermé; je puis aller me coucher.

GUILLAUME, même jeu. — Oui, va te coucher!

LA MÈRE TAUPIER. — Seigneur, veille sur ma fille et sur notre maison!

(Elle rentre à droite. Nuit.)

SCÈNE X.

GUILLAUME, puis le COMTE DE RHIMBERG.

GUILLAUME, sortant de dessous la table. — Ouf! je n'étais pas bien là-dessous!... Je n'entends plus rien; le courage me revient... Écoutons. (Il va écouter à la porte à droite.) La mère Taupier se couche... Oui, regardons... (Il regarde à travers la serrure.) Elle éteint sa lampe... En avant!... (Il va à la porte à gauche, le comte paraît.) Est-ce vous?

LE COMTE. — Oui.

GUILLAUME. — Bon! Je voudrais bien de la lumière.

LE COMTE. — Attends... (Tirant une lanterne de dessous son manteau.) Prends cette lanterne.

GUILLAUME, prenant la lanterne. — Je la tiens. (Le comte l'allume à l'aide du phosphore. A part.) Quel homme! il porte du feu dans sa poche! C'est bien sûr quelque affilié du diable.

LE COMTE. — Où sont les autres, maintenant?

GUILLAUME, montrant la porte de la soupente. — Là-haut, et les voici qui descendent.

(Letrapu et Lapoulotte paraissent et descendent l'escalier.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LETRAPU, LAPOULOTTE, puis MADELEINE, bâillonnée, puis LA MÈRE TAUPIER.

LETRAPU. Nous voici, maître.

LE COMTE. — Et l'amoureux?

LETRAPU. — Il dort. Je vous réponds de son sommeil.

LE COMTE. — Bien. (Indiquant la chambre de Madeleine.) Entrez dans cette chambre et enlevez la jeune fille qui y est couchée.

LAPOULOTTE. — Ça va être fait.

(Ils entrent à gauche.)

GUILLAUME, dépose la lanterne sur un meuble. — Qu'est-ce qu'ils disent?... enlever mademoiselle Madeleine... Ce n'est donc pas pour ce trésor? Ah! mon Dieu!

LE COMTE. — Tais-toi, imbécile, si tu dis un seul mot, je te fais pendre.

GUILLAUME, à part. — Bien sûr, cet homme-là est du pays du chanvre, il ne parle que de corde...

LE COMTE. — Plus un mot, tiens-toi tranquille.

GUILLAUME. — Tranquille!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Si la mère Taupier ne dormait plus!...

MADELEINE, dans sa chambre, criant. — Au secours! au secours!

GUILLAUME. — Bien, à l'autre maintenant!

LE COMTE. — Malédiction! ils l'ont réveillée!

GUILLAUME, montrant la porte à droite et allant pousser le verrou. — Verrouillons cette porte, car si la lionne sort, nous sommes perdus.

LE COMTE. — Tu as raison.

MADELEINE, dans sa chambre, même jeu. — Au secours! au secours!

GUILLAUME, à part. — Et dire que je lui aide!...

MADELEINE, criant toujours. — Ma mère!... ma mère!...

LA MÈRE TAUPIER, dans sa chambre. — Me voilà! me voilà!...

(Elle cherche à ouvrir la porte.)

GUILLAUME. — Bon! la lionne a entendu... elle secoue sa porte... Ah! je voudrais bien m'en aller.

(Letrapu et Lapoulotte paraissent, emportant Madeleine qui se débat et jette des cris.)

MADELEINE. — Ma mère!... au secours!... au secours!...

(Letrapu et Lapoulotte sortent; les cris de Madeleine se perdent au dehors et ne sont bientôt plus entendus.)

LE COMTE, après la sortie de Madeleine et à lui-même. — Ce n'est pas encore tout? Cachons-nous là.

(Il rentre dans la chambre de Madeleine.)

LA MÈRE TAUPIER, toujours dans sa chambre. — Ma fille!... ils emportent ma fille!... Michel, à moi!... Ah! cette porte, je ne l'enfoncerai donc pas!... (Elle fait voler la porte en éclats.) Enfin!...

GUILLAUME. — C'est un démon! Où me cacher? Là!

(Il se jette vivement derrière l'escalier.)

LA MÈRE TAUPIER, se précipitant sur la scène. — Où est ma fille?... (Elle court à la porte du fond.) Une voiture... Arrêtez! arrêtez! (Elle va pour s'élancer.) Trop tard!... ils ont disparu!...

GUILLAUME, à part. — Il ne reste plus que moi... elle va me dévorer.

SCÈNE XII.

LA MÈRE TAUPIER, GUILLAUME, derrière l'escalier, LE COMTE DE RHIMBERG, dans la chambre.

LA MÈRE TAUPIER, revenant en scène. — Et personne qui puisse me dire où ils ont conduit mon enfant... personne!...

GUILLAUME. — Pauvre femme!... C'est drôle, je ne me croyais pas si sensible que cela!

LA MÈRE TAUPIER, apercevant Guillaume. — Ah!... en voici encore un de ces misérables!

(Elle saisit Guillaume à la gorge.)

GUILLAUME. — C'est moi, maman Taupier, je vous en prie, ne serrez pas si fort, c'est moi...

LA MÈRE TAUPIER, le lâchant. — Vous!... et que faites-vous ici?...

GUILLAUME. — Pardon... je prenais le frais... en me promenant... j'ai entendu... je suis entré.

LA MÈRE TAUPIER. — Vous les avez vus?

GUILLAUME. — Si je les ai vus!...

LA MÈRE TAUPIER. — Ah!... alors vous les connaissez?...

GUILLAUME. — Je crois bien!

LA MÈRE TAUPIER. — Parlez, parlez donc!

Digitized by Google

GUILLAUME, à part. — Diable! la corde...

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! parlez!

GUILLAUME. — Tenez, maman Taupier, je suis un gredin... mais ils m'ont trompé... un comte, qui est-ce qui pourrait se douter... Enfin... connaissez-vous quelqu'un d'assez puissant pour nous faire rendre justice?

LA MÈRE TAUPIER. — Ah! oui, c'est une idée... Madame Louise Le Peletier, la femme du prévôt des marchands... Ah! elle me doit assez pour me défendre... Mais il fait encore nuit, et à cette heure...

GUILLAUME. — Eh bien! je vous conduirai, moi... Décidément, c'est meilleur d'être bon... Je veux réparer le mal que j'ai fait.

LA MÈRE TAUPIER. — Oui, partons et allons de ce pas chez M. Blondel; il obtiendra, lui, ce que l'on me refuserait peut-être.

GUILLAUME. — Vous avez raison... Et puis nous serons deux hommes... Allons vite.

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! ma fille!... ma pauvre fille!...

(Ils sortent.)

LE COMTE, sortant de la chambre. — A l'œuvre! (Il entre dans la chambre de la mère Taupier, et revient avec l'enfant.) Blondel, tu ne pourras plus rien sur le cœur de la mère, elle va craindre pour son enfant!

(Il sort. — Le rideau tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

La Main forcée.

Un salon élégant à l'Hôtel de Ville, chez le prévôt des marchands. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, seule.

Je suis rentrée à temps... à peine étais-je couchée que le prévôt est revenu de son travail au Louvre. Il ne se douta de rien. Pourtant ce matin il me regardait comme s'il avait quelque chose à me dire... Je me suis échappée... Mais le voici.

SCÈNE II.

LOUISE, LE PRÉVOT.

LE PRÉVÔT, entrant par la porte à gauche. — Déjà dans votre salon, madame. Est-ce que vous attendez du monde... ce matin?

LOUISE. — Personne, monsieur.

LE PRÉVÔT. — Ah! tant mieux... Me ferez-vous l'amitié de m'accorder quelques instants, madame?

LOUISE. — Mais avec plaisir, monsieur... (S'asseyant.) Prenez un siége.

LE PRÉVÔT. — Merci... je vais m'appuyer sur le vôtre... je serai plus près de vous... (Après un silence.) Madame, je me nomme Claude Le Peletier, je suis prévôt des marchands, je joins à un certain renom une réputation de talent et d'honnêteté...

LOUISE. — Je sais tout cela, monsieur.

LE PRÉVÔT. — C'est possible, mais j'éprouve le besoin de vous le redire... Je ne suis pas noble, et c'est à ma valeur personnelle que je dus ma fortune et l'honneur de vous épouser, madame, je le crus du moins.

LOUISE. — Et qui vous en ferait douter?

LE PRÉVÔT. — Votre conduite, madame.

LOUISE, à part. — Grand Dieu!

LE PRÉVÔT. — Votre conduite, je le répète. Plus âgé que vous de trente ans, un amour empressé, hors de saison, eût été mal accueilli... Tout le monde crut que je vous épousais par intérêt, et je vous épousais par amour... que votre noblesse et votre fortune m'avaient séduit... tandis que votre beauté seule...

LOUISE. — Prenez garde, monsieur, vous allez, je crois, me faire une déclaration après dix ans de mariage.

LE PRÉVÔT. — Vous plaisantez, madame, et cependant je parle gravement, moi... Mais je continue... Vous étiez étourdie, légère, c'était de votre âge... Je vis bien que vous ne m'aimiez pas... J'en eus un chagrin mortel, que je cachais à tous, à vous surtout! Il est si facile d'être ridicule quand on n'est pas aimé! J'ai attendu dix ans, madame, pendant lesquels je vous ai vue devenir femme; votre beauté s'est encore agrandie; vous vous prodiguez au monde et semblez ignorer si j'existe. Ai-je mérité tant de froideur? J'ai fait toutes vos volontés; il y a trois ans, vous avez voulu passer plusieurs mois chez votre mère, j'y ai consenti sans rien demander de plus... J'ai affecté un air heureux... J'ai bien souffert, madame, depuis dix ans, et pour prix de mes souffrances, vous me fuyez...

LOUISE. — Vous ne m'avez jamais parlé ainsi, monsieur...

LE PRÉVÔT. — C'est que je suis à bout de force et que je ne puis plus contenir l'amour qui me torture et la douleur de voir que je ne suis pas aimé.

LOUISE. — Mais je vous aime, monsieur, je...

LE PRÉVÔT. — Vous ne m'aimez pas, et je veux que vous m'aimiez.

LOUISE, se levant. — Vous le voulez... Ah! monsieur, l'amour ne se commande pas, et lorsqu'on le commande il devient impossible.

LE PRÉVÔT. — Ainsi dix années d'attente, de chagrins et d'espoir sont payées d'un refus.

LOUISE. — Oui, monsieur, je mentirais si je parlais autrement.

LE PRÉVÔT. — Louise!

Digitized by Google

LOUISE. — Écoutez-moi à votre tour... Jeune fille heureuse au milieu de ma famille... sans amour et sans envie... je ne pensais pas à changer mon sort, lorsqu'un jour mon père me dit : « Louise, je dois beaucoup de reconnaissance à M. Le Peletier... il m'a sauvé la vie... Il t'aime et te demande en mariage... dois-je refuser la main à celui qui m'a conservé à mon enfant?... » Je ne vous aimais pas, monsieur, j'ai payé la dette de mon père!... Jeune femme, j'ai fait mon devoir d'épouse... je vous reconnaissais pour un galant homme et ne demandais pas mieux que de vous aimer. Mais au lieu d'attirer mon amour, vous sembliez prendre à tâche de l'éloigner; votre froideur, votre réserve, j'en sais maintenant la cause et je ne vous les reproche plus... mais enfin... tout cela me laissait indifférente... Ce besoin d'affection que mon cœur ressentait ne trouvant pas de pente naturelle...

LE PRÉVÔT. — En a pris une autre!...

LOUISE. — Je ne dis pas cela... seulement ce sentiment rêvé m'a fait voir mon isolement... Pendant dix ans j'ai bien souffert aussi, moi... j'ai cru à votre abandon et je me suis faite à votre oubli...

LE PRÉVÔT. — Et c'est là ce que je vous reproche, madame... Jamais vous ne m'avez associé à aucune de vos pensées, à aucun de vos désirs... Il semble que je ne puisse rien faire pour vous... Jamais vous ne m'avez rien demandé.

LOUISE. — Et que vous demanderais-je, monsieur?

LE PRÉVÔT, avec intention. — Mais, par exemple, de vous accompagner où vous allez souvent le soir...

LOUISE, à part. — Ciel!

LE PRÉVÔT. — Vous devez savoir ce que je veux dire... dans une maison près de la porte Saint-Denis...

LOUISE, troublée. — Ah! oui, chez Mariette Taupier, ma nourrice... une pauvre femme à laquelle je m'intéresse.

LE PRÉVÔT. — N'y êtes-vous pas allée hier?...

LOUISE. — Oui... lui porter... un cadeau de noce...

LE PRÉVÔT. — Est-ce qu'elle se marie?...

LOUISE. — Non, mais sa fille... une gentille enfant...

LE PRÉVÔT. — Eh bien! madame, pourquoi vous troubler? Vous avez eu raison, et votre seul tort est de ne pas m'associer à vos bienfaits.

LOUISE. — Monsieur... je réparerai ma faute.

LE PRÉVÔT. — Une faute!... Oui, le mystère est toujours une faute... il engendre le soupçon... il fait douter de tout... de la femme qu'on voudrait honorer... de l'ami à qui l'on voudrait tendre la main sans défiance... Il fait voir un traître dans tout survenant...(Se tournant vers le fond.) Qui vient nous déranger?

UN VALET, annonçant. — Monsieur François Blondel!

(Blondel, la mère Taupier et Guillaume entrent. Le valet sort.)

LE PRÉVÔT. — L'architecte du roi!

LOUISE, à part. — Lui!

SCÈNE III.

LE PRÉVOT, LOUISE, BLONDEL, LA MÈRE TAUPIER, GUILLAUME.

GUILLAUME, à lui-même. — Quelle course depuis ce matin!.. Enfin, nous y voilà!

LE PRÉVÔT. — Quelle affaire nous procure l'honneur de votre visite, monsieur Blondel?

BLONDEL. — Un acte inouï, monsieur le prévôt; on a enlevé la fille de cette femme.

LOUISE. — Mariette!... on a pris ta fille!

LA MÈRE TAUPIER. — Oui, madame.

LE PRÉVÔT, à lui-même. — La nourrice de ma femme... Ah! je vais pouvoir enfin lui rendre service.

LOUISE, au prévôt. — Ah! monsieur, faites faire les recherches vivement... tout de suite, je vous en prie...

LE PRÉVÔT, à la mère Taupier. — Je vous suis tout dévoué, brave femme. Venez, monsieur Blondel, dans mon cabinet, me donner tous les renseignements sur cette affaire.

(Ils entrent à gauche.)

SCÈNE IV.

LOUISE, LA MÈRE TAUPIER, GUILLAUME, puis LE COMTE DE RHIMBERG.

LOUISE, à la mère Taupier. — Ah! je n'osais te demander, pendant qu'ils étaient là... des nouvelles de mon fils.

LA MÈRE TAUPIER. — Votre enfant... Ah! madame, j'avais la tête bouleversée, il doit être dans son berceau... je n'ai pensé qu'à ma fille...

LOUISE. — Il est seul... abandonné!...

LA MÈRE TAUPIER. — Pardonnez, madame, mais lorsqu'on prend à une mère sa fille pendant son sommeil et qu'en s'éveillant elle ne la trouve plus près d'elle, on peut tout oublier...

LOUISE. — Mais ta fille pourra se défendre, elle... tandis que mon pauvre petit... si mes craintes sont justifiées... si des espions de mon mari... oh! ils me le tueraient!...

GUILLAUME, à part. — Pristi! on parle aussi de tuer dans cette maison!

LA MÈRE TAUPIER. — Calmez-vous, madame, ce cher enfant est dans son berceau, j'en suis sûre... en sortant... oui, oui... j'ai fermé la porte... j'ai pris la clef... il ne court aucun danger.

LOUISE. — Tu es certaine de cela?

LA MÈRE TAUPIER. — Ah! je vous le jure!

LOUISE. — Merci!... tu me rassures!... Oh! nous retrouverons ta fille... Mon mari, en l'absence du roi, a des pouvoirs très-étendus... Il fera punir le coupable.. Et quel est-il ce ravisseur?

LA MÈRE TAUPIER. — J'ignore son nom... mais je l'ai vu un instant... Cela me suffirait pour le reconnaître entre tous... (Le comte de Rhimberg ouvre la porte du fond. A ce bruit les deux femmes et Guillaume se retournent. La mère Taupier jetant un cri.) Ah! c'est lui, madame.

LOUISE. — Cet homme...

GUILLAUME, à part. — Encore ce satané... je ne puis l'éviter!

LA MÈRE TAUPIER. — C'est lui! madame, c'est lui!... (Au comte.) Lâche, viens-tu me rendre ma fille?

LE COMTE, à Louise, tranquillement. — Madame, j'aurais à vous parler en particulier, et je vous serais obligé d'éloigner cette femme.

LOUISE. — Si c'est pour affaire... cela regarde le prévôt.

LE COMTE. — C'est pour affaire, madame.

LOUISE, allant pour se retirer. — Alors...

LE COMTE. — Mais pour affaire que vous seriez désolée que M. le prévôt connût.

Digitized by Google

LOUISE, restant. — Des menaces...

LE COMTE. — Je vous laisse le choix, madame... Voyez si vous voulez éloigner cette femme.

LA MÈRE TAUPIER. — M'éloigner, infâme! Je reste pour te confondre aux yeux de tous, car c'est toi qui as pris ma fille.

LOUISE. — Répondez, monsieur, à cette accusation.

LE COMTE. — Je ne connais ni cette femme ni sa fille... Je ne sais ce qu'elle veut dire... Mais... j'insiste pour vous parler, à vous seule, madame.

LOUISE. — Il suffit... Mariette, va trouver mon mari, il peut avoir besoin de tes avis; va.

LA MÈRE TAUPIER. — Puisque vous le voulez, madame, j'obéis; mais ne le laissez pas partir.

GUILLAUME, à part. — J'ai promis de l'accompagner partout... suivons-la... Je suis bien aise de ne pas rester devant lui.

(La mère Taupier entre à gauche, suivie de Guillaume.)

SCÈNE V.

LOUISE, LE COMTE DE RHIMBERG.

LOUISE. — Et d'abord, monsieur, je vous dirai que votre assurance ne peut ni m'effrayer ni me convaincre; si c'est vous qui avez enlevé la fille de cette pauvre femme, je vous ferai poursuivre comme vous le méritez; l'air d'intimidation que vous paraissez vouloir prendre avec moi ne m'arrêtera pas.

LE COMTE. — Peut-être!

LOUISE. — Avant tout, me direz-vous, monsieur, pourquoi vous êtes entré ici sans vous faire annoncer?

LE COMTE. — Parce que je suis de ces gens qu'on n'annonce pas.

LOUISE. — Une énigme...

LE COMTE. — Une convenance personnelle.

LOUISE. — Soit. Cachez donc votre nom s'il peut vous compromettre. Je vous approuve.

LE COMTE. — Un sarcasme!

LOUISE. — Tout au plus une remarque.

LE COMTE. — Merci!

LOUISE. — Parlez donc, monsieur. Je vous écoute.

LE COMTE. — Je suis sculpteur, madame... tout le monde peut être sculpteur... mais je suis, de plus, ennemi de M. François Blondel... (Mouvement de Louise.) Oh! ennemi de profession seulement... je n'entends pas lui ravir sa gloire, mais je voudrais la partager.

LOUISE. — Je ne vois rien là que vous ne puissiez dire à mon mari.

LE COMTE. — Oh! attendez, madame.

LOUISE. — C'est donc un service que vous venez réclamer de moi?

LE COMTE. — Oui, madame, un service.

LOUISE. — Je n'oblige pas les gens que je ne connais pas.

LE COMTE. — Oui, si ce n'était pas moi.

LOUISE. — Monsieur!

LE COMTE. — Pourquoi vous scandaliser quand je ne vous ai encore rien demandé?

LOUISE. — Quel est donc ce service?

LE COMTE. — Monsieur le prévôt des marchands a spécialement dans ses attributions les travaux de l'arc de triomphe que l'on élève pour la rentrée du roi, et je voudrais qu'il me signât un ordre d'occuper la construction avec deux compagnies d'ouvriers que je choisirais moi-même.

LOUISE. — Et vous venez me trouver pour que je fasse signer cet ordre à mon mari?

LE COMTE. — Oui, madame.

LOUISE. — Je ne ferai pas cela, monsieur.

LE COMTE. — Vous le ferez, madame.

LOUISE. — Quelle audace!

LE COMTE. — Mon Dieu, madame, en fait d'audace on ne saurait trop en avoir.

LOUISE, indignée. — Sortez, monsieur!

LE COMTE. — Je ne suis pas assez votre ennemi pour vous prendre au mot.

LOUISE. — Mais sais-je si vous avez du talent, monsieur; sais-je si vous êtes digne de partager avec M. François Blondel, l'architecte du roi, qui a fait ses preuves, la gloire qui lui revient tout entière. Je vous l'ai dit, cela ne sera pas, monsieur.

LE COMTE. — Cela sera, madame.

LOUISE. — Jamais!

LE COMTE. — Même quand je vous aurai dit que François Blondel est votre amant?

LOUISE, avec emportement. — Vous mentez, monsieur!

LE COMTE. — Oh! point de colère, madame, ne recommençons pas; je viens ici pour avoir cet ordre et je l'aurai... Vous êtes la maîtresse de François Blondel, vous allez le voir la nuit... dans une maison étrangère... et si le prévôt apprenait...

LOUISE. — Il ne vous croirait pas.

LE COMTE. — Même quand je lui montrerai une lettre que sa femme... a perdue... et que j'ai trouvée?

LOUISE. — Et cette lettre...

LE COMTE. — Commence ainsi : « Louise!... je t'aime... notre enfant... »

LOUISE. — Assez, monsieur; vous avez cette lettre; c'est bien... Mon mari est avec celui dont vous parlez, là, dans son cabinet... Entrez, monsieur, donnez-lui cette lettre, perdez-moi... Mais allez donc, monsieur!

LE COMTE. — Vous voulez que je vous perde!

LOUISE. — Je veux que la gloire de François Blondel, de mon amant, comme vous dites... reste pleine et entière! Je veux être livrée par vous!... Ah! vous vous êtes dit : J'effrayerai cette femme et elle trahira celui qu'elle aime pour garantir son bonheur, pour garantir sa vie. Ce serait une bien grande lâcheté! Vous vous connaissez en lâcheté, monsieur; mais vous ignorez le courage de l'amour vrai!... Vous êtes le maître de mon sort!... Allez! mais allez donc, monsieur... Allez!...

LE COMTE. — Vous vous trompez, madame, je savais que vous êtes un grand cœur, et c'est justement pour cela que je suis venu à vous.

LOUISE. — Je ne vous comprends plus, monsieur.

LE COMTE. — Cette nuit je suis entré dans la maison de Mariette Taupier...

LOUISE. — Vous avouez que c'est vous?...

LE COMTE. — J'ai enlevé sa fille, oui, madame.

LOUISE. — Mais vous la rendrez.

LE COMTE. — Pas plus qu'un enfant que j'ai enlevé avec elle.

LOUISE. — Grand Dieu! qu'avez-vous dit?... Mon fils...

LE COMTE. — Est en mon pouvoir.

LOUISE. — Vous avez mon fils, et vous venez ici!... (Faisant un pas comme pour appeler.) Ah! vous n'en sortirez pas libre!

LE COMTE. — Oui, mais si dans une heure je

ne suis pas rentré sain et sauf chez moi (Tirant un papier de sa poche.) et porteur de ma nomination revêtue de la signature que je vous demande, votre enfant aura cessé de vivre.

LOUISE. — Vous ne dites pas vrai... C'est impossible!

LE COMTE. — Cet ordre sera exécuté avec une ponctualité effrayante.

LOUISE — Oh! c'est horrible!... (A elle-même.) La mort de notre enfant!... Blondel, tu me pardonneras. (Haut.) Et si je vous remets ce papier signé?

LE COMTE. — Votre fils sera sauvé.

LOUISE. — Il me sera rendu?

LE COMTE. — Le jour où l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis sera complétement édifié.

LOUISE. — Mon Dieu! mon Dieu! oh! je ne peux pas le laisser mourir!... Vous me le jurez, monsieur!

LE COMTE. — Je vous rendrai votre enfant, je vous le jure!

LOUISE. — Donnez ce papier... (Elle le prend.) Je vais... (La porte de gauche s'ouvre.) Mon mari...

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RHIMBERG, LOUISE, LE PRÉVOT, BLONDEL, LA MÈRE TAUPIER, GUILLAUME.

LE PRÉVÔT. — Que me dit donc Marlette Taupier, que le ravisseur de sa fille est avec vous, madame?

LA MÈRE TAUPIER, montrant le comte. — Le voici!...

BLONDEL. — Je reconnais cet homme, en effet.

LOUISE, avec effort. — Vous vous trompez tous... Monsieur est une personne qui m'est recommandée, ma protection lui est due.

BLONDEL, bas à Louise. — Que signifie?...

LOUISE, bas à Blondel. — Silence! (Haut au prévôt.) Et même j'aurai pour lui une grâce à vous demander... mon ami.

LE PRÉVÔT. — Une grâce!...

LOUISE. — Un service, je veux dire.

LE PRÉVÔT. — Parlez, madame.

LOUISE. — Ce serait de signer ce papier.

LE PRÉVÔT, prenant le papier et le parcourant des yeux. — Qui lui donne le sous-commandement des travaux de la porte Saint-Denis... Mais je ne sais si M. Blondel... consentira.

LOUISE, regardant Blondel. — M. Blondel y consentira... si je l'en prie... j'en suis sûre.

BLONDEL, à part. — Cet accent de prière... quel mystère me fait-il entrevoir?...

LE PRÉVÔT. — C'est différent... (A la table.) Je signe...

(Il remet le papier signé au comte, qui s'incline.)

LE COMTE. — Monsieur le prévôt, et vous, madame, je vous remercie... Vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir accepté pour auxiliaire, monsieur Blondel... Quant à vous, bonne femme, une ressemblance vague vous égare sans doute; je vous pardonne... Je fais des vœux pour que vous retrouviez votre fille. Je vous y aiderai même au besoin. (Bas à Louise en s'inclinant.) Vous avez fait ce que j'attendais de vous, je ferai ce que vous attendez de moi. (Saluant.) Messieurs!... (En passant devant la mère Taupier.) Comptez sur moi, bonne femme, comptez sur moi.

(Il sort.)

LE PRÉVÔT, à Blondel. — Vous ne m'en voudrez pas, monsieur Blondel... un désir de ma femme est un ordre pour moi.

LA MÈRE TAUPIER, bas à Louise. — C'était pourtant bien lui, madame.

LOUISE, de même. — Je le sais, pauvre mère!

LA MÈRE TAUPIER, même jeu. — Vous le savez, et vous m'avez trahie!

LOUISE, de même. — Je n'ai pensé qu'à lui... J'ai sauvé mon enfant!...

LA MÈRE TAUPIER, même jeu. — Votre...

LOUISE, de même. — Il est entre ses mains!...

LA MÈRE TAUPIER, même jeu. — Oh! je vous absous, madame! Mais je ne compte plus que sur moi et sur Dieu!

GUILLAUME, à part. — Cet homme-là, c'est le diable!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

La Lionne.

La baraque du directeur des travaux. Elle est éclairée du haut par un vitrage à verre dormant. — Porte au fond donnant sur le chantier. — Grande table avec plans et dessins et ce qu'il faut pour écrire. — Aux murs, cartes et plans appendus.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, LETRAPU, LAPOULOTTE, OUVRIERS.

(Au lever du rideau, Michel, Letrapu, Lapoulotte et une partie des ouvriers achèvent de manger; les uns sont droits, les autres sont assis sur des échantillons de pierre.)

MICHEL. — Je le dis que la pauvre femme en deviendra folle...

LETRAPU. — Mais non... mais non... elle se consolera...

LAPOULOTTE. — Oh! vois-tu, Pierre, on voit bien que t'es pas une mère... Je suis de l'avis de Michel, moi... la cervelle déménagera.

MICHEL. — Hier encore, ne voulait-elle pas quitter son lit...

LETRAPU. — Où elle est mieux cependant que sur ses pauvres jambes.

LAPOULOTTE. — Elle a été si malade... voilà déjà plus d'un mois.

MICHEL. — Tu ne sais pas chercher, me disait-elle; si les forces me revenaient... je saurais bien la retrouver.

Digitized by Google

LAPOULOTTE. — C'est vrai... dame... qu'au bout du compte... une mère... ça a plus de finir qu'un futur...

MICHEL. — Un futur qui se laisse enlever sa fiancée... à deux pas de lui... comme un idiot!

LETRAPU. — Comment diable aussi dormais-tu si fort?

MICHEL. — Quand on a travaillé toute la journée, le sommeil est nécessaire... et puis, cette nuit-là... il me semble que je dormais plus lourd qu'à l'ordinaire.

LAPOULOTTE. — Une vraie souche.

LETRAPU, à part. — Nous nous étions arraugés pour ça.

MICHEL. — Mais vous ne dormiez pas, vous autres; car, lorsque les cris de la mère m'ont enfin réveillé... vous n'étiez plus là... vous aussi vous aviez disparu...

LAPOULOTTE. — A la poursuite des coquins... Mais ils avaient une fière avance... sans cela...

LETRAPU. — Le coup était fait quand nous avons sauté à bas du lit... Je te baille de croire qu'autrement...

MICHEL. — Oui, oui, je n'accuse pas. Depuis un mois, toi et Jacques, vous ne cessez de me seconder dans mes recherches; aussi je ne vous soupçonne plus, quoique pourtant votre disparition dans le premier moment m'ait paru singulière.

LAPOULOTTE. — Oh! nous la retrouverons. Ça ne dépendra pas de nous, va! Quand nous ne serons plus tenus à gâcher le mortier pour cette arche de triomphe, qui va d'un train... du reste...

LETRAPU. — C'est à n'y pas croire, comme ça va d'un train... Ah! la belle arche!... Une fois la dernière pierre posée, nous aurons tout notre temps, et alors...

MICHEL. — Je n'aurai peut-être pas besoin d'attendre jusque-là...

LAPOULOTTE. — Bah!

MICHEL. — Il m'a bien semblé reconnaître le ravisseur... car ce doit être celui qui le jour de nos fiançailles...

LETRAPU. — Tu dis donc que tu as cru reconnaître... Où donc?

MICHEL. — Ici... aux alentours du chantier... hier... à la tombée de la nuit.

LETRAPU, à part. — Oh!... oh!...

MICHEL. — Je crois même qu'il est entré dans la maison que Guillaume le Sot a vendue... à lui sans doute...

LAPOULOTTE. — Tu le seras trompé.

MICHEL. — Oh! non!... Pour ne l'avoir vu qu'une fois, ses traits sont là... et si jamais il tombe sous mon marteau...

LETRAPU, bas à Lapoulotte. — Il a trop de mémoire, le petit.

LAPOULOTTE, de même. — Oui, faudra songer à y en ôter un brin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MÈRE TAUPIER.

MICHEL, courant à elle. — Comment! vous? vous... ici?...

LA MÈRE TAUPIER. — Oui, c'est moi.

MICHEL. — Oh! mais c'est d'une imprudence!...

LETRAPU. — Vous êtes encore si faible...

LA MÈRE TAUPIER. — Non!... non!... je suis forte... Ça donne de la force, la fièvre... (A Michel.) As-tu découvert quelque chose?

MICHEL. — Hélas!

LA MÈRE TAUPIER, s'animant. — Et tu veux que je prenne le temps d'être malade!... que je demeure tranquille dans cette maison, si déserte et si triste depuis que ma fille n'y est plus!

MICHEL. — Je veux...

LA MÈRE TAUPIER. — Ce n'est donc pas assez que le bon Dieu m'ait punie de ma faute en me clouant sur mon lit, tandis que ma pauvre Madeleine m'appelle, j'en suis sûre... et me croit morte en ne me voyant pas venir... (S'animant.) Et vous êtes là trois hommes qui ne savent rien découvrir!

LAPOULOTTE. — Je vous jure, maman Taupier...

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! taisez-vous!... (A Michel.) Et tu dis que tu aimes ma fille... toi! Tu dors quand on l'enlève... tu ne sais pas fouiller Paris pour me la rendre... Oh! je me moque bien aujourd'hui de la maladie... que ce soit la fièvre ou mon courage qui me soutienne... peu m'importe... Je suis debout, j'y resterai... Et nous verrons si je ne serai pas plus habile à moi seule que vous autres et toute la police de M. le prévôt!

MICHEL, avec douleur. — Mère, vous êtes cruelle... J'ai bien cherché, allez...

LAPOULOTTE. — Et nous aussi... mais on n'a que le soir...

LETRAPU. — Dans le jour, il faut travailler...

LA MÈRE TAUPIER. — Travailler! (Avec un retour sur ce qu'elle a dit précédemment.) Travailler!... Oui, il faut de l'argent pour payer le médecin de cette Mariette Taupier, qui ne sait que gémir et accuser.... Tiens!... embrasse-moi, Michel, et pardonne-moi... Mais, vois-tu, l'idée de ma fille... ça me bout dans la tête, et je n'ai plus ma raison... Allons... embrasse-moi donc, ou je croirai que tu ne veux pas me pardonner.

MICHEL. — Moi! par exemple! (Il l'embrasse.) Oh! je vous comprends, allez!... J'ai des moments de rage aussi... moi!... Je crois tenir le misérable, et alors...

LAPOULOTTE. — Tu tapes dessus... Comme moi... l'autre nuit, je rêvais que je le cognais... J'y ai flanqué un coup de poing... J'en ai cassé mon pot à l'eau.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL, agité. — Un mois... tout un grand mois sans entendre parler d'elle.

LA MÈRE TAUPIER, l'apercevant. — Monsieur Blondel! Ah! vous allez me dire, vous...

BLONDEL. — Mariette!...

LA MÈRE TAUPIER. — Vous le connaissez, puisqu'il dirige les travaux avec vous... Cet homme, qu'est-il?... où est-il?...

BLONDEL. — Hélas! ce qu'il est... vous le savez comme moi... puisque c'est devant vous que Louise a déclaré...

LA MÈRE TAUPIER. — Qu'elle répondait de lui... oui...

BLONDEL. — Où il est?... Je l'ignore.

LA MÈRE TAUPIER. — Comment?...

BLONDEL. — Le lendemain de sa nomination, les ouvriers à ses ordres sont arrivés au chantier conduits par lui... Depuis ce temps... il n'a pas reparu.

LA MÈRE TAUPIER. — Que me dites-vous là?...

BLONDEL. — Cette protection subite, pourquoi la lui a-t-il demandée?... et pourquoi la lui

a-t-elle accordée?... Il y a là un mystère... que vous savez sans doute?...

LA MÈRE TAUPIER. — Moi? non! non! (A part.) Elle m'a fait jurer de me taire?

BLONDEL. — Comment! vous l'ignorez... Mais cet homme rejette son crime sur moi; devant le prévôt, nous l'accusons tous deux, et Louise le défend... Vous avez accepté cela, vous dont il a enlevé la fille... Vous n'avez pas cherché à savoir...

LA MÈRE TAUPIER. — Rien... rien... A quoi bon?

BLONDEL. — Mais Louise a dû vous dire?...

LA MÈRE TAUPIER. — Rien! Ah! si... un mot. Il le faut!

BLONDEL. — C'est bien. (A lui-même.) Avec le temps, tout secret se dévoile. (Haut.) Oh! je suis bien malheureux aussi, allez, ma pauvre Mariette, j'ai l'âme en proie aux plus poignantes angoisses, et les ordres du roi m'enchaînent à ces travaux... qui feront ma gloire, dit-on... Ma gloire... de quel prix la payerai-je? Je n'ai pas osé me présenter à l'Hôtel de Ville... il me semblait que le soupçon planait autour de nous. Je n'ai pas osé vous parler de mon enfant, à vous qui veniez de perdre votre fille...

LA MÈRE TAUPIER, à part. — Son enfant!...

BLONDEL. — Aucun danger ne l'a menacé, n'est-ce pas?

LA MÈRE TAUPIER, balbutiant. — Aucun... non... quel danger voulez-vous?...

BLONDEL. — Je sais que vous êtes une âme dévouée. Mais qu'avez-vous dû penser en ne me voyant pas... que je n'avais point le cœur d'un père... oh! si... si... mais quand on est coupable tout vous paraît suspect. Si j'avais été le voir... il me semble que c'eût été dire à tous : c'est l'enfant de... Oh! cher petit être! que de caresses je te devrai pour compenser toutes celles dont je t'ai volontairement privé.

(Il va s'asseoir à la table, regarde quelques plans, puis demeure pensif et triste).

LA MÈRE TAUPIER, à part. — Cette douleur!... Elle a bien fait de lui laisser ignorer... Mais partons! car s'il m'en parlait encore...

(Elle se dirige vers le fond.)

MICHEL, qui est près de la porte. — Où allez-vous donc comme ça, mère?

LA MÈRE TAUPIER. — Où je vais?... Est-ce que je n'ai pas juré que je retrouverais Madeleine? Ce n'est pas en restant ici que je tiendrai mon serment. A ce soir, Michel, à ce soir!

(Elle sort vivement.)

MICHEL, à lui-même. — A ce soir... Qu'espère-t-elle?... Ce soir comme hier, comme les autres jours, nous rentrerons tristement au logis et nous nous dirons : Demain nous serons plus heureux.

(On entend une cloche.)

LETRAPU. — La reprise des travaux... Allons, Michel, à l'ouvrage!

MICHEL. — Travaillons!... La tête pense moins quand la main... (Voyant entrer le comte.) Dieu!

LAPOULOTTE. — Qu'est-ce que tu as?

MICHEL. — Cet homme!..

LAPOULOTTE, regardant le comte, à part. — Hela!... le maître!

MICHEL. — C'est bien lui!...

LETRAPU, à part. — Décidément, il se souvient trop bien.

LE COMTE, à Lapoulotte. — M. François Blondel?

LAPOULOTTE, le lui montrant. — Le voici, monsieur.

LE COMTE. — Merci!

MICHEL. — C'est sa voix!...

LETRAPU. — Ah! laisse-nous donc tranquille. Tu le vois partout.

MICHEL, à part. — Oh! je ne le perdrai pas de vue!

LETRAPU, à Lapoulotte. — Viens, j'ai mon idée.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

BLONDEL, LE COMTE DE RHIMBERG.

LE COMTE, frappant sur l'épaule de Blondel qui est resté assis près de la table, le front dans ses mains. — Monsieur Blondel.

BLONDEL, relevant la tête. — Vous, monsieur! (Se levant.) Enfin!... Il y a longtemps que je désirais un entretien avec vous.

LE COMTE. — Et moi aussi, monsieur.

BLONDEL. — Si vous l'aviez en effet désiré, vous saviez où me trouver, tandis que moi j'ignorais où vous étiez.

LE COMTE. — C'est vrai, mais il n'était pas encore temps de causer ensemble.

BLONDEL. — Et aujourd'hui?...

LE COMTE. — Aujourd'hui, c'est nécessaire.

BLONDEL. — Fort bien, monsieur, je vous écoute...

LE COMTE, s'asseyant. — Je ne vous dirai pas que je suis sculpteur, vous savez le contraire; je ne vous dirai pas que je suis ambitieux, vous l'avez deviné sans peine; je vous dirais bien que je suis votre ami, mais vous ne le croiriez pas. Cependant, je ne suis pas votre ennemi, mais votre associé; nos intérêts sont pareils, notre besogne doit être égale. Vous avez fait votre part... à mon tour.

BLONDEL. — Je ne comprends pas.

LE COMTE. — C'est pourtant bien clair. Depuis que je vous ai été adjoint, je n'ai contrarié ni vos plans ni vos mesures, vous me rendrez cette justice, je l'espère. Mais enfin vous avez assez travaillé, ce me semble; je ne serais pas fâché de me mettre à l'œuvre. Vous allez donc vous retirer et me laisser achever, sur vos dessins, soyez sans crainte, l'arc triomphal que nous avons à cœur, vous et moi, de mener à bonne fin.

BLONDEL. — Pardon!... mais je ne vois pas là cette clarté dont vous parliez. On vous a adjoint, mais non substitué à moi, et c'est sous mes ordres que...

LE COMTE, se levant. — Des ordres... je n'ai guère l'habitude d'en recevoir. Puis... oh! j'y mets toute la modestie possible... je n'ai ni votre habileté ni votre expérience... travailler auprès de vous, non! cela m'ôterait toute confiance. Pour être sûr de mon fait... j'ai besoin d'être seul.

BLONDEL. — Mais c'est insensé, cela, monsieur. Ce que vous me demandez, c'est de renoncer, non pas à la fortune, peu m'importe! mais à la gloire qui m'est promise.

LE COMTE. — Oh! si vous saviez ce que je vous apporte en échange!

BLONDEL. — Que m'offrez-vous donc?

LE COMTE. — L'honneur d'une femme.

BLONDEL. — L'honneur!...

LE COMTE. — De madame Louise Le Peletier, votre maîtresse!

BLONDEL. — Monsieur!

LE COMTE. — La mère de votre enfant.

BLONDEL. — Mensonge et calomnie!

Digitized by Google

LE COMTE. — C'est bien cependant ce qui résulte de la lettre écrite par vous... perdue par elle...

BLONDEL. — Perdue...

LE COMTE. — Auprès de la maison de Mariette Taupier, ce fameux jour où vous m'avez fait si lestement sauter mon épée... vous vous en souvenez!

BLONDEL. — Et je me souviens aussi que je me suis juré de vous tuer à la première rencontre.

LE COMTE. — Tiens! je n'ai donc pas si mal fait de reculer jusqu'à présent.

BLONDEL, tirant son épée. — Défendez-vous, monsieur.

LE COMTE. — Vous êtes donc bien impatient de me transpercer?

BLONDEL. — Je le suis de délivrer une malheureuse femme vaincue par vos menaces... car je comprends, c'est à l'aide de cette lettre volée...

LE COMTE. — Non! J'avais mieux que cela auprès d'elle.

BLONDEL. — Oui, c'est en jetant l'effroi dans son âme que vous avez obtenu...

LE COMTE. — Cette place dont je n'ai que la moitié, et que vous allez me céder tout entière.

BLONDEL. — Jamais!... Je vous dis que je vais vous tuer.

LE COMTE. — Eh bien! vous auriez tort, pour moi d'abord qui ne suis pas dégoûté de la vie, pour vous ensuite dont la lettre sera remise demain à M. le prévôt, si je ne rentre pas ce soir sain et sauf au logis! Ah! dame! cher monsieur Blondel, quand on a choisi le métier que je fais, on marche à deux pieds sur tout scrupule, on prend ses précautions : les miennes sont prises. Remettez donc votre épée au fourreau. Retirez-vous sans éclat. Laissez la porte Saint-Denis s'édifier à la plus complète satisfaction de Louis le Grand. Mais soyez sans crainte, je n'ai nulle prétention à me loger dans la postérité sous la peau d'un habile architecte; je ne vous ravirai pas votre part de triomphe. Le jour même de la rentrée du roi, je vous l'affirme, je vous rendrai cette lettre que le hasard a mise entre mes mains tout exprès pour vous prouver sans doute que le diable tient mes cartes, et que vous seriez un fou de tenir le jeu contre moi.

BLONDEL, à part. — Oh! oui! l'enfer est pour lui! Cet homme a quelque mystérieux et noir projet que je ne puis deviner, mais j'y prendrai garde. (Haut.) Je suis vaincu, monsieur! (A part.) Oh!... Louise!... Louise!... notre amour était coupable... mais Dieu nous châtie sévèrement.

LE COMTE. — Je vois avec plaisir que vous êtes devenu raisonnable. (Voyant Blondel qui va pour sortir.) Eh bien!... Que faites-vous?...

BLONDEL. — Je vous cède la place.

LE COMTE. — Oh! je n'agis pas si brutalement que cela. Demain, demain seulement j'occuperai votre poste, moins bien que vous, sans doute, mais enfin je ferai de mon mieux. C'est moi qui ce soir me retire. A demain, monsieur Blondel, à demain!

(Il sort.)

SCÈNE V.

BLONDEL, un instant seul, puis successivement LE COMTE DE RHIMBERG, MICHEL, LETRAPU, LES OUVRIERS et enfin LA MÈRE TAUPIER.

BLONDEL. — Quelle fatalité me poursuit donc, mon Dieu!

MICHEL, au dehors. — C'est lui... c'est bien lui, vous dis-je. Je le tiens donc enfin!

LETRAPU, au dehors. — Pas encore!

(Grand bruit. Cri de Michel. Rumeur. Le comte rentre précipitamment en s'époussetant.)

BLONDEL. — Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE. — Un de vos ouvriers...

BLONDEL. — Tombé d'un échafaudage...

LE COMTE. — Presque sur mes épaules, le maladroit!

BLONDEL, au fond. — Ici! ici! Transportez-le ici!...

(Deux ouvriers portent Michel évanoui. Une foule de gens de toute sorte les suit. Les uns pénètrent dans la baraque, les autres restent à la porte.)

BLONDEL. — Michel!... oh! le pauvre garçon!

LETRAPU. — Quel malheur! bon Dieu! quel malheur!

LAPOULOTTE. — Mais comment que c'est-y arrivé?

BLONDEL. — Appelez un médecin.

LETRAPU, bas au comte. — Il était temps, monsieur le comte; il vous a reconnu. C'est le futur de la petite.

LE COMTE, bas. — Parfait!

LAPOULOTTE, regardant Michel. — Est-il pâle!

LETRAPU, même jeu. — On le dirait quasi-mort!

LA MÈRE TAUPIER, perçant la foule. — Mort!... Qui donc?... Michel!... Oh! nous sommes tous maudits!

LE COMTE. — Cette femme...

(Il se met à l'écart.)

LA MÈRE TAUPIER, cherchant à donner des soins à Michel. — Michel! mon pauvre enfant! tu n'es pas mort, n'est-ce pas? Dieu ne m'a pas enlevé mon dernier soutien.

BLONDEL, lui tâtant le cœur. — Rassurez-vous!... le cœur bat encore...

LA MÈRE TAUPIER. — Mais il faudrait un médecin.

UN MAÇON. — Il y en a un ici tout près! C'est là qu'il faut le porter.

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! venez!... venez!...

LETRAPU. — Je le connais... un bien brave homme... Il le guérira. (Avec force lamentations.) Mais quel malheur! bon Dieu! quel malheur!

(Tout le monde sort avec Michel qu'on emporte. Le comte les laisse partir; puis quand il veut sortir à son tour, il trouve au fond un homme enveloppé d'un manteau, appuyé sur le chambranle de la porte.)

LE COMTE. — Que voulez-vous?... Je n'ai pas le temps de vous entendre.

LE PRÉVÔT, ôtant son chapeau. — Vous le prendrez, monsieur le comte.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RHIMBERG, LE PRÉVOT, puis LA MÈRE TAUPIER.

LE COMTE. — Le prévôt! (Il se retourne et voit au dehors quelques hommes se promenant. — A part.) Oh!... oh!... serait-il plus habile que je ne le pensais... (Haut.) M. le comte... Quel titre me donnez-vous-là, monsieur?

LE PRÉVÔT. — Le vôtre!

LE COMTE. — Le mien!... Comment! n'est-ce pas vous qui avez signé ma nomination?... Et n'est-elle pas au nom...

LE PRÉVÔT. — De Toussaint Gardener... un faux nom...

Digitized by Google

LE COMTE. — Faux!... pas tout à fait. C'est le nom de ma mère, et vous avouerez sans peine que j'ai bien le droit de le porter...

LE PRÉVÔT. — Parce que celui de votre père ferait reconnaître en vous un exilé en rupture de ban... un ennemi de la France, sa patrie adoptive... un conspirateur enfin!

LE COMTE. — Puisque vous êtes si bien informé, toute dénégation serait superflue. Eh bien! oui, j'ai rompu mon ban... oui, je suis un ennemi de cette France qui ne m'a adopté qu'à demi pour me repousser ensuite... Oui, je conspire... Après?

LE PRÉVÔT, froidement. — Connaissez-vous le chemin de la Bastille?

LE COMTE. — Il y en a plusieurs.

LE PRÉVÔT. — Vous choisirez celui qui vous conviendra.

LE COMTE. — Eh bien! alors, nous prendrons par l'Hôtel de Ville.

LE PRÉVÔT. — Par...

LE COMTE. — C'est le plus long, sans doute... mais outre qu'on n'est jamais bien pressé d'arriver à la Bastille, je serai charmé de savoir si l'influence qui m'a si bien servi auprès de votre femme est trop oubliée pour me servir encore.

LE PRÉVÔT. — Trompée sans doute par la recommandation qui vous accréditait auprès d'elle, madame Le Peletier vous a couvert d'une protection qui vous manquerait aujourd'hui.

LE COMTE. — Je ne le crois pas. Vous êtes si bon mari, monsieur le prévôt, que vous n'avez rien trouvé de surprenant dans la façon dont votre femme m'a protégé.

LE PRÉVÔT. — Monsieur!

LE COMTE. — Oh! rassurez-vous, je ne fais pas montre d'une fatuité puérile... Madame Le Peletier me voyait ce jour-là pour la première fois.

LE PRÉVÔT. — Eh bien?

LE COMTE. — Il y a un proverbe, peu connu encore puisque c'est moi qui l'édite, et le voici... il fera fortune : Mieux vaut posséder le secret d'une femme que la femme elle-même.

LE PRÉVÔT. — Le secret. Il y a un secret entre Louise et vous!

LE COMTE. — Ce n'est pas sa faute s'il y est... mais enfin, il y est.

LE PRÉVÔT. — Vous mentez, monsieur!

LE COMTE. — Vous êtes peu généreux... Un démenti à moi, qui possède encore mon épée, mais à qui ces hommes que je vois là-bas et qui sont vôtres sans doute, peuvent venir la prendre.

LE PRÉVÔT. — Vous avez raison, monsieur, c'est un moment d'erreur!... Mais quand il s'agit de l'honneur de ma femme, du mien, je suis capable de tout oublier, de tout sacrifier.

LE COMTE. — Je le sais bien.

LE PRÉVÔT.—Voyons! vous prétendez posséder un secret.

LE COMTE. — Que vous payeriez bien cher!

LE PRÉVÔT. — Parlez!

LE COMTE.—Êtes-vous bien sûr que votre femme vous aime?

LE PRÉVÔT. — Monsieur!

LE COMTE.—Vous n'en êtes pas bien sûr!... Pas plus que vous n'êtes certain qu'elle n'en aime pas un autre.

LE PRÉVÔT. — Un autre. Des preuves?...

LE COMTE.— Des preuves?... Est-ce que je l'accuse? Je parle de vos doutes, je ne dis rien de moi.

LE PRÉVÔT. — Oh! vous jetez le soupçon dans une âme déjà troublée... vous tournez le couteau dans une plaie vive et saignante : vous en avez dit trop, ou pas assez!... Achevez, achevez donc! ou vous n'êtes qu'un calomniateur, et je vous fais jeter à la Bastille.

LE COMTE. — Sera-ce pour venger votre injure personnelle ou pour sauvegarder votre roi? Qui fermera sur moi les portes du cachot? L'intègre magistrat ou le mari défiant?

LE PRÉVÔT. — Qu'importe! pourvu que les murs épais de la vieille forteresse étouffent votre voix.

LE COMTE. — Mais ils n'étoufferont pas les voix de ceux qui seront restés dehors. Que je disparaisse ce soir, demain les virtuoses du Pont-Neuf célébreront sur leurs chanterelles criardes les amours de la femme du prévôt des marchands, et de...

LE PRÉVÔT. — Et de...

LE COMTE. — Ah! certainement, voilà le nom que vous voudriez savoir?

LE PRÉVÔT. — Oh! oui!...

LE COMTE. — Voilà le nom que je vous dirai dans trois jours, si d'ici là vous me laissez libre.

LE PRÉVÔT. — Libre!... vous!... un ennemi du roi!...

LE COMTE. — Et qui l'a franchement avoué. Faites-moi épier, faites-moi suivre, je ne vous en empêche pas. Sauvegardez l'honneur du prévôt, je vous dirai dans trois jours si l'honneur du mari est en péril.

LE PRÉVÔT. — Oh! comme vous connaissez bien ma faiblesse! Eh bien! oui, je faillis à mon devoir. (Il se met à la table et écrit.) Je vous laisse libre, vous, le chef d'une conjuration sans conjurés; car en sortant d'ici, vos amis, que vous venez de quitter, ont été écroués au Châtelet.

LE COMTE. — Ah!

LE PRÉVÔT. — Mais rien n'est fait tant qu'il reste à faire... L'honneur me commande de m'assurer de votre personne, une voix plus forte m'enjoint de vous laisser libre... Je lui obéis... le remords au cœur... la rougeur au front. (Se levant.) Voici un sauf-conduit valable pendant trois jours, à dater de cette heure. (Il remet le papier au comte.) Mais, sachez-le bien, toutefois, autant qu'il sera en mon pouvoir, j'atténuerai ma faute... des yeux resteront ouverts sur toutes vos démarches...Vos projets, quels qu'ils soient, échoueront, monsieur le comte, et je n'aurai plus devant moi que le menteur infâme, le lâche calomniateur.

LE COMTE. — Calomniateur!... Pour la seconde fois vous me jetez ce mot au visage, et vous y croyez moins encore que la première, je le parierais.

LE PRÉVÔT, à part. — C'est vrai!

LE COMTE. — Il se peut, toutefois, qu'il soit juste! Votre femme est restée digne de vous... cela se peut encore. A l'heure convenue, je vous donnerai la preuve de sa trahison ou je vous dirai sincèrement : Faites de moi ce que vous voudrez, j'ai menti!

LE PRÉVÔT. — Vous avez m...

LE COMTE. — Oh! je ne le dis pas aujourd'hui; je le dirai peut-être dans trois jours.

LE PRÉVÔT, sortant. Oh! démon! démon!... Dans trois jours; j'attendrai.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE RHIMBERG, seul.

LE COMTE. — Ouvre les yeux sur mes démarches... Emprisonne mes affidés... tu ne devine-

Digitized by Google

ras jamais ce que j'ai osé imaginer : j'aurai toujours assez de bras pour l'exécuter... Oh! l'enfer aplanit sous mes pas tous les obstacles... Leur passion et leur secret m'ont déblayé la route... Personne... personne ne sera assez fort pour m'empêcher d'arriver au but.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE RHIMBERG, LA MÈRE TAUPIER

LA MÈRE TAUPIER, paraissant. — Excepté moi, cependant!

LE COMTE. — Marlette Taupier!...

LA MÈRE TAUPIER. — Elle-même!... qui vient te demander ce que tu as fait de sa fille...

LE COMTE. — Votre fille, je ne sais ce que vous voulez dire...

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! si, tu le sais bien. Pourquoi Michel est-il en danger de mort? Parce qu'il t'a reconnu... Il vient de me le dire. Dieu lui a donné cet instant de force qui devait me rendre le courage et l'espoir... Et je suis revenue... et me voici... Je ne te quitte plus, misérable... Tu peux les tenir! Tu ne me tiens pas, moi! Je n'ai pas de secret qui te fasse mon maître, et je n'ai qu'une passion... ma fille... Il me la faut, je la veux!

LE COMTE, faisant quelques pas vers le fond. — Qui donne me débarrassera de cette folle?

LA MÈRE TAUPIER, le suivant. — Oh! tu peux t'en aller; je m'attache à tes pas, je te suis partout, va! Tu les as tous trompés... Mais on ne trompe pas une mère... Je ne te quitte pas!...

LE COMTE. — C'est ce que nous allons voir.

LA MÈRE TAUPIER. — Encore une fois, je veux ma fille! Rends-la-moi!

LE COMTE. — Non!

LA MÈRE TAUPIER, s'emparant d'un compas sur la table. — Eh bien! je vais te tuer, je l'aurai vengée au moins. Ma fille! ma fille!... (Elle se jette sur Rhimberg, qui la saisit par les bras et la désarme.) Désarmée!... Ah! pauvre folle qui se croyait assez forte... Je vous ai menacé, j'ai eu tort, je me repens... pardonnez-moi... ma fille, rendez-moi ma fille... Oh! vous ne résisterez pas à mes pleurs... vous aurez pitié de moi... Tenez, (Se jetant à genoux.) je vous prie à genoux... je me traîne à vos pieds... Ah! sur ce que vous avez de plus cher... par votre âme, par votre salut... par le souvenir de votre mère, rendez-moi ma fille, oh! rendez-moi ma fille!

LE COMTE. — Eh bien! oui... je vous la rendrai... je vous le jure...

LA MÈRE TAUPIER, se relevant. — Oh! je vous bénirai!

LE COMTE. — Venez!... venez!..

LA MÈRE TAUPIER. — Ma fille! tu vas m'être rendue!

LE COMTE, la repousse, sort, et ferme la porte à clef en lui criant : — Pas encore! Je vais lui demander d'abord qui elle veut suivre... ou son amant ou sa mère.

SCÈNE IX.

LA MÈRE TAUPIER, seule, puis GUILLAUME.

LA MÈRE TAUPIER. — Son amant!... Ce n'est pas vrai... Mais il court auprès d'elle... La ruse, la violence, tous les moyens seront employés par lui... Mon Dieu! vous m'abandonnez donc!... (Cherchant à ébranler la porte.) Oh! cette porte!... cette porte!... Mais je veux sortir d'ici!... (Se jetant à genoux.) Mon Dieu! mon Dieu! j'ai toujours été une honnête femme, une bonne mère... Qu'est-ce que votre colère réserve donc aux méchants, si les bons sont ainsi éprouvés... Mon Dieu!... laissez-moi sauver ma fille, et je m'imposerai le plus affreux des sacrifices... je ne la verrai plus... je lui dirai adieu pour toujours. Mais que je la sauve!... que je la sauve!... (Se relevant et criant en se jetant sur la porte qu'elle s'efforce à enfoncer.) A moi!... à moi!... Inutile... la nuit est venue depuis longtemps, le chantier est désert... personne... personne pour entendre mes cris... (Revenant en scène tout à coup.) Oh!... le feu du ciel ne tombera-t-il pas sur ces planches maudites... Le feu! oh! je peux l'y mettre moi-même, et je traverserai les flammes pour aller retrouver ma fille.

GUILLAUME, ouvrant la porte et entrant. — Pas de ça, maman Taupier!... Passez par la porte, c'est plus facile.

LA MÈRE TAUPIER. — Guillaume!

GUILLAUME. — Oui, Guillaume! qui n'a pas eu de peine à devenir bon en voyant votre désespoir... mais qui ne se croyait pas capable de devenir aussi courageux.

LA MÈRE TAUPIER. — Comment?...

GUILLAUME. — Il est vrai que je ne risque pas grand'chose... il est arrêté!

LA MÈRE TAUPIER. — Le comte!

GUILLAUME. — Lui-même!... M. Blondel l'a dénoncé au lieutenant de police. N'ayez plus peur... ni moi non plus... Dans dix minutes, il sera à la Bastille.

LA MÈRE TAUPIER. — A la Bastille!

GUILLAUME. — Ordre du roi!... On ne résiste pas à cela... Je l'ai vu prêt à monter en carrosse... Vive le roi!

LA MÈRE TAUPIER. — Oh! oui, vive le roi!... C'est lui qui a sauvé ma fille!

GUILLAUME. — Avec moi!... maman Taupier!... Vive Guillaume et vive le roi!

(Ils sortent vivement. — Le rideau tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Le Prévôt des Marchands.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, seule.

Est-ce vivre que de vivre ainsi, et ne vaudrait-il pas mieux mille fois être morte?... Comment ces angoisses ne m'ont-elles pas tuée!... Mon enfant au pouvoir de cet homme!... Mon enfant! Oh! il existe!... il existe!... C'est un otage trop précieux aux mains de ce misérable pour qu'il ait osé... Il existe!... Mais est-ce assez pour une mère!... Oh! si cela devait durer encore... Si je devais joindre plus longtemps à mes inquiétudes les craintes que m'inspirent les regards défiants et les paroles sourdement menaçantes de mon mari... je le sens... le courage m'abandonnerait... et je saurais me débarrasser de la vie comme d'un insupportable fardeau... (Tirant un petit flacon de son sein.) N'en ai-je pas là les moyens?... Une goutte... une seule!... c'est la mort... prompte... foudroyante... Oh! que Dieu me pardonne!... je n'hésiterais pas!... On vient.

(Elle cache précipitamment le flacon.)

UN VALET. — Quelqu'un demande avec instances à parler à madame.

LOUISE. — Qui est-ce?

LE VALET. — Un homme... une manière de bourgeois.

LOUISE. — Je ne reçois pas.

LE VALET. — C'est, dit-il, de la part de la nourrice de madame.

LOUISE. — Que ne le disiez-vous tout de suite! Qu'il entre! (Le valet sort.) Que peut-il avoir à m'apprendre?

SCÈNE II.

LOUISE, GUILLAUME.

LOUISE, à Guillaume qui entre timidement. — Entrez!... entrez!... ne craignez rien!

GUILLAUME. — Oh! je n'ai plus peur, madame, les murs sont épais... il y a de bons verrous aux portes... et des sentinelles avec des mousquets chargés... Oui, je comprends... vous ne comprenez pas... Savez-vous ce que c'est, madame, que d'avoir sans cesse sur les épaules un homme... un diable plutôt... qui sort de terre ou tombe des nues en vous parlant de potence... de corde... qui a une façon de demander les choses, qui fait qu'on n'ose pas les lui refuser... qui a des regards à vous faire rentrer les paroles dans la gorge... et puis se dire tout à coup : Je suis délivré!... Il n'est pas là... Il ne peut plus y être!...

LOUISE. — Comment? Que dites-vous?... J'ai peur de ne pas assez vous comprendre... Cet homme dont vous parlez, ce doit être... l'ennemi de Mariette; c'est mon ennemi aussi à moi. Vous dites que vous venez de la part...

GUILLAUME. — De votre nourrice... oui, madame... Oh! nous retrouverons sa fille... Moi d'abord, je me sens un courage depuis que... Et dire que j'ai entendu des imbéciles maudire la Bastille!... Mais je la bénis, la Bastille... Mais je fais des vœux pour sa conservation... Qu'il s'y montre seulement une lézarde... je me charge des réparations à mes frais.

LOUISE. — Oh! je vous en supplie, parlez!

GUILLAUME. — Eh bien! madame... voilà ce que c'est... C'est la maman Taupier qui m'a dit... Louise... pardon, madame, c'est elle qui parle... Louise aussi est menacée par lui... il a son secret... un secret terrible... C'est pour cela qu'elle m'a abandonnée... Mais je ne lui en ai pas voulu...

LOUISE. — Bonne Mariette!... Oh! oui, un secret terrible...

GUILLAUME. — Vous pouvez nous rendre service... C'est la maman Taupier qui continue... Courez, Guillaume, courez dire à cette chère dame que son persécuteur...

LOUISE. — Est mort?

GUILLAUME. — Mieux que cela, madame... Mort... Ah! bien oui, ça ne me suffirait pas... Il y a des revenants... On sort du tombeau... mais on ne sort pas de la Bastille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE RIHMBERG.

LE COMTE, entrant. — C'est vrai, maître Guillaume.

GUILLAUME, très-effrayé. — Hein?...

LOUISE. — Lui!... Mais ce n'est donc pas...

LE COMTE. — Si fait, vraiment, madame, c'est bien de moi que le bonhomme vous parlait.

GUILLAUME. — Bonhomme!

LE COMTE. — Il n'oubliait qu'un point... C'est que pour être sûr que les gens ne sortiront pas de la Bastille, il faut être bien certain qu'ils y soient entrés.

GUILLAUME. — Mais...

LE COMTE. — Trop de précipitation, mon bon Guillaume. Au carrosse dans lequel vous m'avez cru monté, il y avait des lanternes, et à la lumière de ces lanternes, ces messieurs ont pu lire, revêtu de la signature de M. le prévôt, le mari de madame, le sauf-conduit qui me permettait de ne pas les suivre, si galamment qu'ils m'en eussent prié...

GUILLAUME, à part. — C'est le diable!

LE COMTE. — Me voici donc, madame... Et notre situation est toujours la même.

LOUISE. — C'est vrai!...

LE COMTE. — Et le silence vous est recommandé par votre propre intérêt.

LOUISE, accablée. — Oui.

GUILLAUME, à part. — Pauvre femme! comme elle tremble! et moi aussi!...

LE COMTE. — L'épouse oserait braver la honte, je l'admets, la mère ne prononcera pas de gaieté de cœur la mort de son enfant.

LOUISE, se cachant le visage. — Mon enfant!...

GUILLAUME, à part. — Hein!... Qu'est-ce que j'entends là?

LE COMTE. Mais remettez-vous donc!... Court-

il plus de dangers qu'auparavant? Pas le moins du monde... Rien n'est changé entre vous et moi... Nous sommes toujours sur le même terrain.

GUILLAUME, comme à lui-même. — Cet enfant!... voilà le secret de cette pauvre dame... Eh bien!... mais alors...

LOUISE, avec sanglots. — Mon Dieu! mon Dieu!...

GUILLAUME, à part. — Oh! je ne peux pas voir pleurer les femmes! (Comme à lui-même.) Ah çà! mais, Guillaume, mon bon ami... vous êtes donc meilleur que vous ne le pensiez... Et puis, qu'est-ce que vous éprouvez donc?... Est-ce du courage qui vous bout dans les veines?... Je ne vous reconnais plus, mon bon Guillaume... On dirait que vous avez des idées de révolte... que vous allez dire son fait à ce Belzebuth qui vous passe constamment la corde au cou... et qui glisse comme un fantôme à travers les barreaux de la Bastille... Allons donc... vous n'oserez pas... comme ça... faire le lion, vous, cœur de lièvre! vous n'oserez pas devant lui... dire à cette chère dame qui pleure: Mais séchez donc vos larmes... et ne craignez rien pour le petit.

LOUISE. — Hein!...

GUILLAUME. — Le petit... mais il ne l'a plus... Hier... après son arrestation... ses complices ont eu peur... Qui est-ce qui n'a pas peur?... Et le pauvre innocent est en sûreté à l'heure qu'il est dans les bras de son père... Dites donc tout cela, maître Guillaume, si vous êtes un homme!

LOUISE. — Mon Dieu! je rêve! mon enfant!... sauvé!

GUILLAUME. — Sauvé!... on vous a dit?... C'est vous, maître Guillaume... Vous avez donc osé?... vous avez donc parlé?... vous êtes donc un homme?... Allons, tant mieux!... vous êtes plus brave que je ne le pensais.

LOUISE. — Sauvé!...

LE COMTE. — Allons donc! c'est impossible!... cet homme est fou!

GUILLAUME. — Fou!... non pas, s'il vous plaît, Monseigneur... Ah! ma foi, tant pis, je jette ma poltronnerie par-dessus les moulins. Vous êtes bien malin, monsieur le comte, mais vous n'avez pas pensé à une chose, c'est que du moment où les gens se vendent, on peut les acheter... Lapoulotte et Letrapu sont à nous avec l'argent du ma maison vendue... non votre argent... c'est-à-dire le mien... Mais je ne suis plus avare... je ne suis plus le sot... je ne suis plus poltron... Je ne me reconnais plus!

LE COMTE, à part. — Les misérables! ils ont livré ce secret... qui me dit qu'ils ne livreront pas l'autre?... (Se laissant entraîner.) Oh! échouer ainsi!... non! non! De par l'enfer, cela ne sera pas!... Je me vengerai du moins!...

LOUISE. — Sur moi, n'est-ce pas? Oh! maintenant peu m'importe! La mère tremblait devant vous, la mère a été faible, la mère a été lâche, la femme coupable sera forte, la femme coupable acceptera tout comme une expiation. (A Guillaume.) Monsieur, retournez auprès de celle qui vous a envoyé... dites-lui que le ravisseur de sa fille est entre les mains de la justice, et que cette fois ma trahison ne viendra pas le délivrer. Allez!

GUILLAUME. — Tout de suite, madame!... Je m'en vais... j'aime mieux ça... Je suis brave, il n'y a pas à en douter... mais je le suis depuis si peu, que je ne suis pas encore sûr que ça durera longtemps.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LOUISE, LE COMTE DE RHIMBERG.

LE COMTE. — C'est une folle menace, n'est-ce pas, madame? Que vous importe, après tout, que j'aie enlevé ou non cette jeune fille?... Vous ne me dénoncerez pas!... Vous ne sacrifierez pas votre honneur au sien... Vous craindrez...

LOUISE. — Mais c'est vous qui avez peur!...

LE COMTE. — Peur!...

LOUISE. — On le croirait!... Oh! vous avez besoin de votre liberté pour quelque chose de ténébreux que j'ignore.

LE COMTE. — Votre intérêt seul...

LOUISE. — Allons donc!... Est-ce que je puis y croire?... L'homme qui n'a pas reculé devant les larmes d'une mère montrerait de la pitié pour... Eh bien! soit, vous avez pitié de moi... mais cette compassion me fait honte... Je repousse votre pitié comme je brave votre colère... Oh! je vous dis que je ne tremble plus! C'est vous qui avez peur... vous qui possédez mon secret, et qui cachez encore la vôtre... Oh! mais ce secret que je pressens... que je devine... c'est une arme dont je me servirai.

LE COMTE. — Et qui éclatera dans vos mains.

LOUISE. — Peu m'importe! si en me tuant elle vous tue!... (Voyant entrer le prévôt.) Mon mari!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PRÉVOT.

LOUISE, courant à lui. — Venez! venez! monsieur!...

LE PRÉVÔT. — Mon Dieu, Louise, qu'avez-vous?... cette agitation...

LE COMTE, à part. — Osera-t-elle donc se livrer?

LOUISE. — Cet homme... vous devez vous en souvenir... j'ai demandé pour lui votre protection. On l'accusait devant moi... je l'ai défendu... J'ai derobe le coupable au châtiment... C'est un crime, et je m'en accuse... Une mère en pleurs vous demandait réparation, j'ai détourné les yeux pour ne pas voir ses larmes, et j'ai égaré votre justice.

LE PRÉVÔT. — Vous... Louise?

LOUISE. — Aujourd'hui je viens vous dire: Votre devoir est de le punir, car il est bien coupable du crime dont on l'accuse. La justice du roi protége tous ses sujets, les plus humbles et les plus élevés; protégez donc cette pauvre mère, car vous représentez la justice du roi!

LE PRÉVÔT, au comte. Qu'avez-vous à répondre, monsieur?

LE COMTE. — Qu'une accusation ainsi formulée ne signifie rien, ou peu de chose. Je viendrais vous dire, moi: Votre femme est infidèle et coupable... quel cri s'échapperait le premier de vos lèvres?

LE PRÉVÔT. — Des preuves! des preuves!

LE COMTE. — C'est par ce seul mot que je réponds à madame. Vous m'accusez! Où sont vos preuves?

LOUISE. — Dans la conviction de cette malheureuse mère que depuis un mois vous réduisez au désespoir, dans le témoignage de tous ceux qui étaient là au jour de l'accusation... et que j'ai récusés... moi...

LE COMTE. — Pourquoi cela, madame? quel

intérêt si grand preniez-vous donc à un inconnu, que non-seulement vous démentiez ses accusateurs, mais que vous sollicitiez pour lui la protection de votre mari ? Si vous n'étiez pas convaincue de mon innocence, quel motif vous poussait donc à me sauver ?

LOUISE, répondant à un regard jeté sur elle par son mari. — Ne le devinez-vous pas, monsieur ? (En regardant le comte.) Cet homme veut que moi-même...

LE PRÉVÔT. — Non, ce qu'il veut, je le sais !... Il veut aviver la plaie de mon cœur. Il veut attiser ce feu jaloux dont il a jeté les étincelles dans mon âme... Oh ! monsieur le comte, que vous mentiez ou que vous disiez vrai, il est temps de mettre un terme à vos infernales réticences. Vous m'avez dit que vous parleriez... Parlez donc !...

LE COMTE. — En croirez-vous mes paroles, vous qui ne cherchez qu'à épaissir le bandeau qui vous couvre les yeux ? N'avez-vous pas arrêté sur les lèvres de votre femme l'aveu qui semblait vouloir s'échapper ?... Que je vous dise : Madame a un amant... vous me crierez que j'en ai menti, et vous implorerez à ses genoux le pardon de mon impudence extrême... Que j'étale sous vos yeux une lettre accusatrice : Rien ne prouve, me direz-vous, que cette lettre lui soit adressée... Ne vaut-il pas mieux me taire ?... L'amour est aveugle et confiant, monsieur, et l'amour désespéré est peut-être le plus confiant et le plus aveugle... Votre amour parle plus haut que votre honneur... Permettez-moi de me retirer.

LE PRÉVÔT. — Pas encore, monsieur le comte.

LE COMTE. — Pourquoi donc ?

LE PRÉVÔT. — Vous êtes un conspirateur.

LE COMTE. — Moi !

LE PRÉVÔT. — Vous me l'avez presque avoué.

LE COMTE. — J'en conviens. Mais ce que je dis n'est peut-être pas plus vrai que ce que je suis forcé de taire.

LE PRÉVÔT. — Vous conspirez ! On vous accuse.

LE COMTE. — Qui donc ?

LE PRÉVÔT. — Les agents dont vous vous servez.

LE COMTE. — Eux ! Très-bien !... Je m'y attendais !

LE PRÉVÔT. — Sur la foi de votre arrestation, ils ont pris peur, et pour sauver leur tête...

LE COMTE. — Ils ont livré la mienne, selon vous, du moins. Tiens ! mais c'est fort adroit de votre part cela, monsieur le prévôt, tous les maris n'ont malheureusement pas les clefs de la Bastille, cette excellente forteresse à laquelle j'ai échappé hier et qui s'entr'ouvre encore ce matin... Alors je conspire, on m'en accuse... Rien d'étonnant, il est si facile de trouver de pauvres diables qui, pour quelques écus, jurent aussi fort et aussi longtemps qu'on le désire. Je conspire, voilà le fait. Contre qui ? Est-ce une indiscrétion ?

LE PRÉVÔT. — Contre le roi !

LE COMTE. — Ah ! c'est juste, je suis un niais de le demander. Louis XIV m'a vaincu, j'en veux à sa vie, c'est tout naturel. Oh ! mais vous conviendrez, monsieur, qu'il faut, même avec l'autorité dont vous êtes revêtu, d'autres indices que les assertions de ces misérables pour lancer contre un homme comme moi une accusation capitale. Je viens d'en lancer une aussi, mais... elle a été fort mal reçue... Pas de preuves, avez-vous dit, pas de preuves ! Je n'en ai pas besoin ! J'en use autrement, moi. Vous me traitez de conspirateur ; soit ! j'accepte votre tribunal ; mais je vous crie comme tout accusé à ses juges : Des preuves ! des preuves !... il me les faut !

LE PRÉVÔT. — Vous les aurez !

LE COMTE. — A l'instant !

LE PRÉVÔT. — Soyez satisfait ! (Tirant une lettre de sa poche.) Cette lettre me dit que vous n'avez demandé votre adjonction aux travaux de la porte triomphale que pour tromper une diabolique machination... La vie du roi est menacée... par quels moyens ? on l'ignore... Mais celui qui vous dénonce a reçu les aveux de vos agents... celui qui vous accuse engage sa vie et son honneur pour soutenir son accusation... Celui qui vous livre à la justice ne songe point à se dérober à la vengeance de vos amis, sa lettre est signée de son nom...

LE COMTE. — Et ce nom ?

LE PRÉVÔT. — François Blondel.

LOUISE, à part. — Lui !

LE PRÉVÔT. — L'architecte de Sa Majesté !

LE COMTE. — François Blondel ! Oh ! mais tout s'explique alors. Comment donc ! tout est au mieux pour sauvegarder la vertu de madame... Quand le mari accuse, l'amant confirme.

LOUISE. — Dieu !

LE PRÉVÔT. — Monsieur le comte !

LE COMTE. — Et de sa plus ferme écriture... Oh ! je la connais, seulement la lettre est d'un autre style (La tirant de sa poche.) Tenez, monsieur, comparez, et voyez si mes juges ne trouveront pas que c'est là un ingénieux moyen de punir l'imprudent possesseur d'un secret qui intéresse à un si haut point l'honneur conjugal de monsieur le prévôt des marchands.

LE PRÉVÔT. — Cette lettre ?...

LE COMTE. — Je n'osais vous la montrer tout à l'heure, mais peut-être ajouterez-vous foi maintenant à ce qu'il écrit à la femme, puisque vous croyez si facilement ce qu'il écrit au mari.

Il lui tend la lettre.

LOUISE, à part. — Seigneur ! Seigneur !

LE PRÉVÔT, ayant pris la lettre. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE. — Lisez !

LE PRÉVÔT, lisant des yeux et ne laissant échapper que quelques mots. — Louise... notre enfant... (Avec accablement.) Oh !..

LOUISE, bas. — Perdue !... Perdue !...

(Elle s'agenouille avec confusion et atterrée.)

LE PRÉVÔT. — Non ! Non ! cela n'est pas ! Elle ment !... elle ment, cette lettre ?...

LE COMTE. — Regardez !... Regardez !...

(Il lui montre Louise agenouillée.)

LE PRÉVÔT, avec sanglots. — Oh ! mon Dieu.... c'est vrai ! c'est vrai !...

(Il tombe anéanti sur un siége.)

LOUISE. — Ordonnez de mon sort !

LE PRÉVÔT. — Coupable !... Elle !... Louise ! ma femme !... Elle n'a pu me pardonner d'avoir uni son sort au mien !... Et cet amour si grand n'a pas su trouver le chemin de son cœur, qu'elle a donné à un autre.... (Se levant.) Un autre !... Elle riait peut-être avec lui, elle riait de ce vieillard qui avait fait ce rêve de pouvoir être aimé d'elle malgré ses rides et ses cheveux gris !... Ah ! oh ! ah ! pauvre époux... ce qui causait tes insomnies... tu le sais maintenant... c'était le souffle de leurs paroles... ce qui brûlait tes lèvres... c'était l'écho de leurs baisers... Et tu la croyais chaste et digne... et tu douterais peut-être encore, et tu démentirais cette lettre fatale,

si tu ne la voyais à tes pieds, courbée sous le poids de sa faute, et redoutant la colère de l'époux outragé.

LOUISE. — Mais ce que je redoute, ce n'est pas votre colère, c'est votre douleur. Oh! je n'ai jamais si bien entrevu la profondeur de l'abîme où je suis tombée... Aussi je n'implore ni pitié ni grâce... Vengez-vous!... tuez-la, cette épouse infâme, tuez-la sans miséricorde ni merci.

LE PRÉVÔT, allant pour se jeter sur elle. — La tuer!... Oui!... Oui!...

LOUISE, poussant un cri. — Ah!...

LE PRÉVÔT, rendu à lui-même par ce cri d'angoisse. — La tuer... qui a dit ce mot? Elle... Oh! tais-toi, pauvre enfant!... Est-ce que tu ne sais pas tout ce que renferme de miséricorde le cœur d'un père?... Je n'aurais jamais dû l'oublier. Aujourd'hui, je serai ton époux pour sauver ton honneur et le mien... Est-ce que la femme qui a porté mon nom doit être effleurée seulement par le soupçon?... Quelle est la voix qui l'accuse?... (Au comte.) La vôtre, n'est-ce pas?... C'est vous qui venez de me donner cette preuve accablante. Cette preuve... vous la montreriez à d'autres... Cela ne sera pas!... Cette preuve... je l'anéantis!...

(Il déchire la lettre.)

LOUISE. — Oh! votre clémence!...

LE COMTE. — Vous me volez, monsieur! Que me donnerez-vous en échange?

LE PRÉVÔT. — La vie et la liberté.

LE COMTE. — Que dites-vous?...

LE PRÉVÔT. — Coupable de rapt, la prison vous réclame; criminel d'État, l'échafaud vous attend. Eh bien! partez! partez! Vous voyez bien que j'ai peur de vous puisque je vous fais grâce... Vous et moi savons seuls sa faute... je vous demande le silence : à vous le salut en échange de son honneur.

LOUISE, se relevant vivement. — Et moi au nom du vôtre, je refuse! La réputation, la vie même d'une femme perdue peuvent-elles compenser cette antique loyauté que vos pères vous ont transmise, et que vous foulez aux pieds?

LE PRÉVÔT. — Louise!

LOUISE. — Que fera-t-il de cette liberté que vous lui laissez!... Il y va de la sûreté de notre roi, et vous mettez mon honneur dans la balance... Oh! mais vous ne comprenez donc pas que cette héroïque faiblesse agrandit encore l'énormité de ma faute... La générosité de l'époux entraîne le magistrat jusqu'à la félonie... je ne le veux pas! Oh! dans ce moment solennel mon âme a compris enfin la sublimité de la vôtre... Comment vous égaler? par le sacrifice de ma vie... Demeurez fidèle à votre serment... je meurs pour avoir violé le mien.

(Elle porte vivement à ses lèvres le petit flacon.)

LE PRÉVÔT, s'élançant. — Louise!...

LOUISE. — Laissez! cela tue vite...

(Elle s'affaisse sur un siége.)

LE PRÉVÔT, cherchant à la soutenir. — Louise... tu vivras! je le pardonne!

LOUISE, rayonnante. — Le pardon!...

(Elle se redresse, baise les mains de son mari, puis tombe morte.)

LE PRÉVÔT. — Morte!... morte!... Comment la venger? (Au comte.) Oh! c'est vous qui l'avez tuée!...

LE COMTE, lui montrant son sauf-conduit. — Votre signature est ma sauvegarde, monsieur le prévôt!

LE PRÉVÔT. — Oh! si vous ne voulez pas que je l'oublie, partez! partez!

(Le comte va pour sortir.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MÈRE TAUPIER, MICHEL, MADELEINE, puis BLONDEL, GUILLAUME ET DEUX EXEMPTS.

LA MÈRE TAUPIER, barrant le passage au comte. — Partir!... lui!... le ravisseur de ma fille!... Madeleine m'est rendue saine et pure... mais toutes mes angoisses... toutes mes tortures... qui me les payera?... Je demande justice!

MICHEL. — Les complices de cet homme m'ont mis en danger de mort... Pour le sauver ils me tuaient... Je demande justice!

LE PRÉVÔT. — Et qui me fera justice, à moi?... Louise est morte!

MICHEL. — Morte!

LA MÈRE TAUPIER. — Louise!... mon enfant!...

(La mère Taupier et Madeleine vont s'agenouiller près de Louise.)

LE PRÉVÔT. — Oui, priez!... priez!... Elle est bien morte, allez!... et ma parole m'enchaîne!... Et pour son honneur, même aux dépens du mien, il faut que cet homme soit libre.

GUILLAUME, arrivant avec deux exempts et Blondel qui reste à l'écart. — Libre!... Oh! non... pardon, monsieur le prévôt, nous ne l'entendons pas ainsi!

LE COMTE, au prévôt. — Ah! faites cesser ces criailleries, monsieur; et sur la foi de votre signature, qu'on me laisse sortir!

GUILLAUME. — Sortir!... comme ça? Vous ne le voudriez pas!

LE COMTE, lui faisant voir son sauf-conduit. — Obéissez à cet ordre du premier magistrat de votre ville.

GUILLAUME, exhibant un papier. — Et vous, à cet ordre du roi.

LE COMTE. — Signé avant-hier... Il est valable pour trois jours.

GUILLAUME. — Signé ce soir... Il est exécutoire à l'instant même. Aujourd'hui est plus fort qu'hier, et le roi est plus fort que M. le prévôt. (Aux exempts, avec une importance exagérée.) Messieurs, faites votre devoir. (A lui-même.) Ma parole d'honneur, on m'a changé en nourrice... Je ne suis plus moi.

LE COMTE. — J'ai perdu la partie; il faut payer! (Aux exempts.) Allons, messieurs...

(Il sort avec les exempts. Guillaume s'approche de la mère Taupier; un regard de celle-ci lui apprend tout. Il regarde la morte avec douleur.)

BLONDEL, s'avançant. — Monsieur le prévôt...

LE PRÉVÔT. — Lui!

BLONDEL. — Je vous ai gravement offensé, monsieur... Je suis à vos ordres.

LE PRÉVÔT, indiquant la morte. — A son honneur, je sacrifiais le mien... à sa mémoire je sacrifierai ma vengeance... Ma vengeance!... Oh! je la tiens!... (A la mère Taupier.) Mariette!... (Elle se lève et s'approche.) Mariette!... ce pauvre orphelin que Louise vous avait confié... en souvenir d'une amie... morte bien malheureuse...

LA MÈRE TAUPIER. — Il m'avait été enlevé aussi... mais maintenant M. Blondel...

LE PRÉVÔT. — M. Blondel vous le rendra... Je

l'adopte... Cet enfant n'a point de père; (Mouvement de Blondel.) je serai le sien... C'est moi seul qu'il connaîtra... moi seul qu'il aimera... (Bas à Blondel.) C'est l'unique réparation que je puisse exiger de vous, monsieur.

BLONDEL. — Vous êtes cruel, monsieur... Mais c'est justice!... c'est justice!

LE PRÉVÔT, regardant Louise. — Tu es devant ton souverain juge, pauvre femme!... Qu'il te pardonne comme je t'ai pardonné!

76686

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

No d'inventaire 1516

636. — Paris. — Imprimerie POUPART-DAVYL et Cᵉ, rue du Bac, 30.

Digitized by Google